

# SOCIÉTÉ

Montréal, vendredi 27 décembre 1991

## Voyage au coeur de l'autre solitude

### Le Québec persiste à ignorer les auteurs du Canada anglais. Ceux-ci connaissent plus de succès à Paris qu'à Montréal

Odile Tremblay

**R**UE YONGE, à Toronto, en ce froid mois de décembre, le *Winter Garden Theatre* est plein à craquer. Héritage victorien, les réunions littéraires ont ici la cote. Sur scène, Timothy Findley et Judith Thompson, se donnent la réplique. Lui, c'est une institution parmi la vieille garde des romanciers canadiens anglais (son roman « *The Wars* » fut traduit en dix langues). Elle, c'est la jeune dramaturge de l'heure, la lionne de Toronto. Pas très gaie, la lionne, avec son théâtre sombre, violent. Mais elle a du talent. Et du coffre. « Je suis en prison », gémit-elle devant nous. Et dans la grande salle ornée d'arbres et de lierres entrelacés, sa voix résonne comme un cri.

Me voici au P.E.N. Benefit Party, qui, pour servir la cause des poètes en prison, réunit chaque année une gerbe d'écrivains canadiens-anglais. Les Michael Ondaatje, les John Ralston Saul, les Nino Ricci autographient leurs livres à qui mieux mieux dans une salle agitée comme à la Bourse. Ces noms ne vous disent rien ? Ils sont pourtant la fine fleur des écrivains de Toronto, ceux qui ont pris la relève de Margaret Atwood et Robertson Davies. Et ceux

que le Québec persiste à ignorer.

Pendant longtemps, bien des Québécois ont cru que la littérature canadienne-anglaise n'existait tout simplement pas. Ensuite, ils se sont contentés de ne pas la lire. « Vous croyez que vos plumes sont mal connues par l'autre solitude ? L'inverse est pire encore », soupire l'écrivain torontois John Ralston Saul. Ses romans *Mort d'un général*, *Baraka*, *Paradise Blues*, ont pourtant été traduits en français. Ailleurs dans le monde, ce sont des best-sellers. Pas ici. On le savait : les auteurs « canadiens », Margaret Atwood, Mavis Gallant, Jane Urquhart, Alice Munroe en tête récoltent plus de succès à Paris qu'à Montréal, mais ces igno- rants de la Belle Province commencent à avoir « la gueule dure » comme on dit, et à se sentir vraiment rejetés.

« Nous, les intellectuels canadiens anglais, avons toujours admiré le Québec, affirme John Ralston Saul. Lisez le *Globe and Mail*, le *Toronto Sun*. Chaque jour, on y trouve des articles sur le théâtre, les peintres, les écrivains québécois. Michel Tremblay a un énorme public ici. Robert LePage fait plus d'apparitions à la télé anglophone que franco. Mais qui nous connaît, nous, au Québec ? Bien de vos compatriotes ne veulent même pas croire que nous avons une

culture, comme ils refusent de voir à quel point on s'intéresse à leurs créations, à quel point aussi nos élites ont toujours appuyé leurs revendications souverainistes.

En 89, *The Writers' Union of Canada* votait une motion en faveur de la société distincte. Ça arrange les indépendantistes de voir le Canada anglais comme l'ennemi, indifférent et sans culture. Bon, voici que le monstre séparatiste plane entre nous comme un ange qui passe. « Quand comprendrez-vous que le nationalisme ne vous appartient pas en propre ? renchérit l'écrivain David Homel. Nous avons le nôtre aussi ! »

Des deux côtés des solitudes, les intellectuels brandissent les étendards du nationalisme. Des nationalistes qui peut-être s'excluent l'un l'autre. Tandis que bien des Québécois traitent le Canada en adversaire, les élites canadiennes elles, s'opposent aux États-Unis, le géant du Sud qui les menace d'autant plus que la barrière de la langue n'est pas là pour les protéger. Et puis, ils sont nombreux de l'autre bord de la clôture à trouver le Québec trop « chou-choué » par le fédéral, dans le domaine culturel. Et nous ? Et nous ?

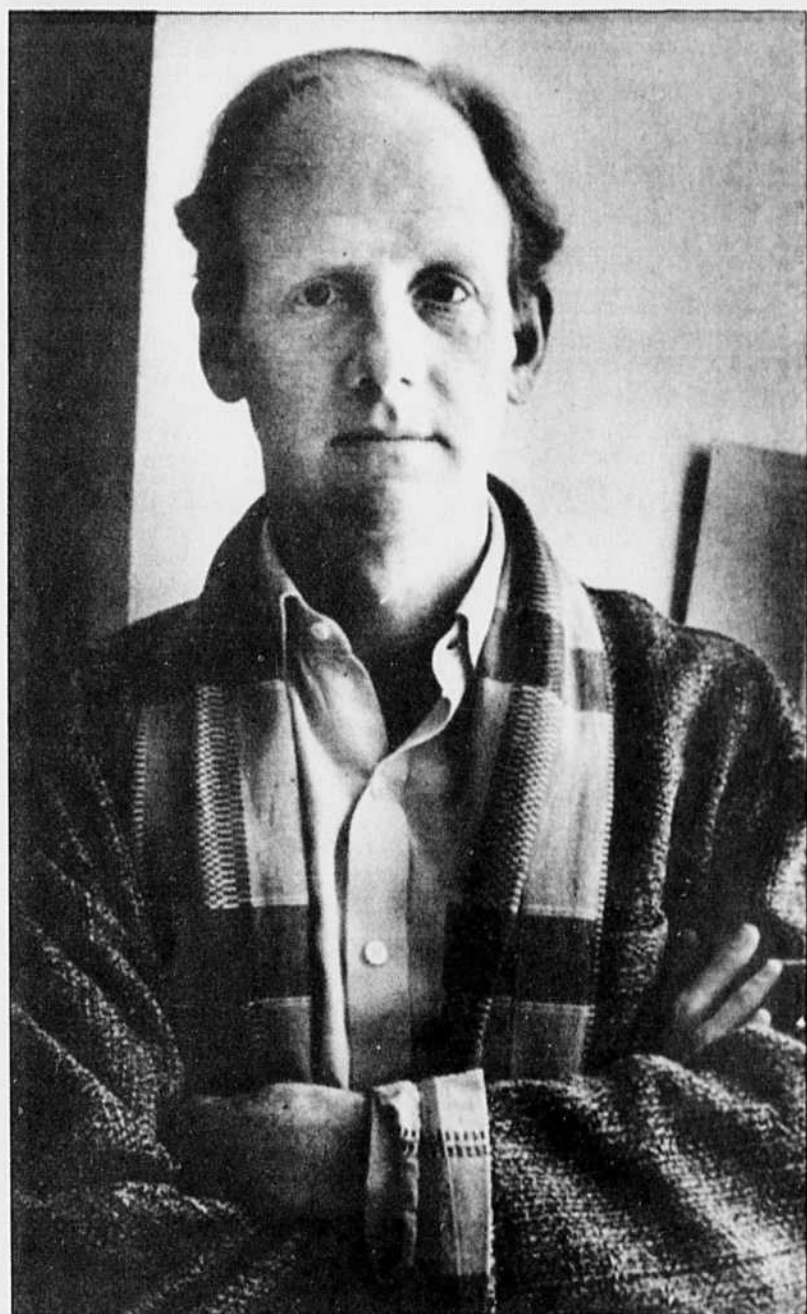
En 88, *branle-bas de combat chez les écrivains anglophones. Eux qui ne s'étaient en quelque sorte jamais*

*mobilisés, s'unissent pour pourfendre le monstre du libre-échange. D'un océan à l'autre, ils orchestrent une campagne de levée de boucliers et de fonds, récoltent 700 000 \$ (l'illustre Margaret Atwood, un de leurs chefs de file, va chercher à elle seule 100 000 \$). Les journaux anglophones croulent sous les messages « anti ». On organise des réunions dans tout le pays. À Toronto, on réunit 18 000 personnes dans le Massey Hall. Un dépliant contre l'accord, « What's the Big Deal ? » est imprimé à un demi-million d'exemplaires et distribué dans tout le Canada anglais. « Pour nous, le libre-échange représente une catastrophe nationale, explique Susan Crean, présidente de *L'Union des Écrivains Canadiens* et auteur de *Who's Afraid of Canadian Culture ?* Culturellement, socialement, économiquement, l'assimilation de l'Amérique nous guette. Cet accord signifie l'abandon de notre indépendance comme pays ».*

On connaît la suite. En 89, les détracteurs de l'alliance Mulroney-Reagan mordent la poussière, par la faute du Québec surtout, qui vote massivement « oui ».

Du coup, les intellos anglos se sentent trahis par la province de Bourassa qui n'a rien compris à leurs aspirations souverainistes. Si plusieurs

Solitude : page 10



John Ralston Saul, écrivain torontois : des best-sellers à travers le monde... sauf au Québec.

## Les lettres « canadian » sont sorties du ghetto mais attendent encore le messie

Odile Tremblay

**Q**UEST-CE que la littérature canadienne anglaise ? Question à cent mille dollars, s'il en est. « Comment la définir quand elle est si fortement régionaliste, donc par essence diversifiée ? demande la romancière anglo-québécoise Gail Scott : quand il y a une littérature de la Côte-Ouest, de la Nouvelle-Écosse, de l'Ontario, du Québec aussi ? » Traversez la clôture, vous trouverez des lettres pétries de cultures diverses. Nombre d'écrivains considérés aujourd'hui comme les espoirs de la relève anglo ne sont pas Canadiens de naissance. Michael Ondaatje est né au Sri Lanka, Eric McCormack en Écosse, Nino Ricci en Italie. Les auteurs amérindiens comme Thompson Highway, comme Daniel David Moser ont été accueillis à bras ouverts par l'autre solitude, décidément moins solitaire que la nôtre. Plusieurs écrivains anglophones estiment que la culture littéraire canadienne est en partie francophone. Mais celle-ci possède malgré tout une histoire et des traits bien à elle.

« Il y a cinquante ans à peine, notre littérature flottait dans les limbes du néant », rappelle l'éditeur Doug Gibson. Elle est née pour ainsi dire au milieu des années 40, avec Hugh McLennan et son bien nommé roman *Deux solitudes* qui abordait dans un village québécois la dualité Français-Anglais. Depuis, des grands romanciers ont émergé du Canada anglais : Robertson Davies, Timothy Findley, Mordecai Richler. Les années 70 apportèrent la moisson nouvelle des Margaret Atwood, Margaret Laurence, Alice Munroe. « Ces écrivains ont fait aux lecteurs d'ici un cadeau extraordinaire. Ils leur ont démontré que la vraie vie n'était pas ailleurs, en Europe, en Amérique, mais chez nous, dans ce Toronto qu'on croyait triste et qui s'est grâce à eux peuplé de personnages mystérieux, passionnants », poursuit l'éditeur.

Fils du célèbre et controversé Mordecai Richler, Daniel Richler est romancier comme son père (mais ne partage pas pour autant ses idées). Il habite Toronto, y anime sur les ondes de TV Ontario *Imprint*, une émission littéraire qui marche, ce qui est déjà miraculeux (on n'en a pas réussi autant au Québec). « Notre écriture est sortie du ghetto, explique le jeune homme. Désormais, on a assez d'écrivains de talent pour captiver tout un public avec leurs oeuvres, sans avoir besoin de faire vibrer la corde nationaliste ».

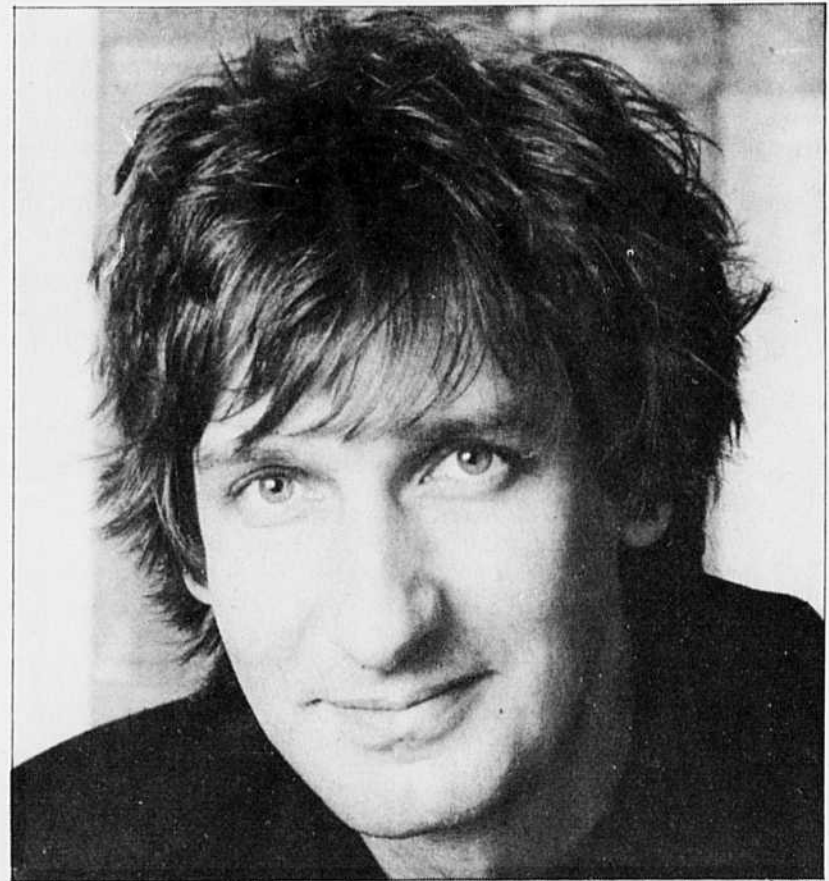
« Pourtant, poursuit-il, les lettres anglo-canadiennes restent encore en attente d'un Messie, d'un chef charismatique qui les fera entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle ».

Philip Stratford, traducteur d'ouvrages québécois en anglais et professeur de littérature à l'Université de Montréal, vient de publier chez *Laber Pôles et convergences - Essai sur le roman canadien et québécois*. L'ouvrage compare les écrits des deux solitudes et tente de les définir. L'auteur ne peut que constater à quel point ces littératures se sont développées en toute indépendance

l'une de l'autre, sans échange, mais non sans points communs. « Toutes deux ont commencé par être des littératures de colonisés, calquées sur des modèles européens et conçues pour satisfaire les goûts des lecteurs d'outre-mer », écrit-il en substance.

Philip Stratford n'a pas voulu tomber dans le piège de la généralisation. Cela dit, à la lecture de son ouvrage, on peut tracer néanmoins une sorte de portrait robot des romans des deux solitudes. « Si la fiction du Québec semble plus poétique, plus fantastique, plus fataliste, la fiction canadienne-anglaise, de son côté, apparaît plus factuelle, plus didactique, plus moralisatrice », constate-t-il. Du côté anglo, les auteurs apportent (davantage que nous) une masse de détails dans la description des personnages, des décors. Ils exploitent la veine hyperréaliste et manient moins facilement les symboles que leurs voisins francophones. A l'encontre de la littérature québécoise qui s'asphyxie souvent dans les lieux clos d'un quartier, d'un village, de trente arpents, les anglos s'autorisent une liberté de mouvements, migrent et émigrent dans le temps et l'espace, partent en quête du passé, se projettent dans l'avenir. L'étranger qui se transforme si facilement en « Survenant » suspect dans notre propre univers littéraire fermé, est un héros du côté « canadian ». Idem pour le rebelle, alors que dans nos rangs, les personnages cherchent plutôt à survivre qu'à se révolter. « Les Canadiens anglais n'hésitent pas à s'approprier par l'imagination d'autres pays et d'autres cultures. De nombreux écrivains anglophones, et pas seulement Québécois, ont situé l'intrigue de leurs romans au Québec ». Mais qui chez nous pense-rait à camper l'action de son roman à Toronto ?

En bref, les deux littératures se révèlent, leurs oeuvres l'impriment éloquentement, aussi « distinctes » que les sociétés dont elles procèdent.



Daniel Richler, romancier et animateur de l'émission littéraire *Imprint* à TV Ontario.

**Les Misérables** LE FILM

À PRIX POPULAIRES

tous les soirs 5 h 00 et 8 h 15 (jusqu'au 5 janvier)

**METROPOLIS Festival**

jusqu'au 5 janvier, tous les jours

deux séances: 1 h 00 et 3 h 00

relâche le 31 déc.

35, Milton 849-7277

(Angle Clark, une rue au nord de Sherbrooke)

**GAGNANT DE ONZE PRIX INTERNATIONAUX**

Un film de BERNARD GIRAudeau avec FRANCISCO RABAL d'après le roman d'Andree Chedid

**L'AUTRE**

«Une performance qui force l'admiration»  
«Présence du Cinéma Français»  
«Un coup de maître»  
«Le Point»

«L'émotion est partout»  
«La Revue du Cinéma»  
«Un poème en images»  
«Le Pèlerin»

«Une étonnante maîtrise et une grande inventivité»  
«Cahiers du Cinéma»  
«Une grande émotion-cinéma»  
«Studio»

À L'AFFICHE!

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

1:30 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

55 MATINÉES VENDREDI ET LUNDI

Le cadeau idéal pour commencer la nouvelle année 1992

**"Un enchantement"**

LA DOUBLE VIE DE VERONIQUE

AUCUN LAISSEZ-PASSER

LE PARISIEN

1:30-3:10-5:30-7:55-9:35

LA PUB RUGIT!

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES DU MONDE CANNES 1991

LE LION D'OR

LE DEVOIR

cinéma PINE

1:30-3:30-5:30-7:55-9:35

"Beau comme un Van Gogh" - Francine Laurendeau, LE DEVOIR

JACQUES DUTRONC

**VAN GOGH**

Un film de Maurice Pialat

BERNARD LE COQ • ALEXANDRA LONDON • GÉRARD SETY  
CORINNE BOURDON • ELSA ZYLBERSTEIN • LESLIE AZZOULAI

SCENARIO, DIALOGUES, MISE EN SCÈNE : MAURICE PIALAT

UNE COPRODUCTION ERATO FILM, LE STUDIO CANAL, LES FILMS DU LIVRADOIS, FILMS AZ EN ASSOCIATION AVEC LES SOHRA INVESTIMENTS 2 ET 3, COFINAGE 2 ET SOHARP AVEC LA PARTICIPATION DU C.N.C. ET DU CLUB DES INVESTISSEURS

Consail de la Peinture du Québec

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

CFGL 105.7

Pour réservations scolaires, veuillez contacter: (514) 342-9250

PARISIEN 3 1:00-4:30-8:00  
PARISIEN 4 1:45-5:30-8:45

AUCUN LAISSEZ-PASSER

# LE GUIDE DU WEEK-END

Montréal, vendredi 27 décembre 1991

## TÉLÉVISION

### VENDREDI Ingmar Bergman : The Magic Lantern

Premier de deux documents sur la vie et l'oeuvre du réalisateur Ingmar Bergman. Une personnalité aussi, sinon plus complexe que ses films. Oedipe, es-tu là ? (PBS, 21 h)

☆☆☆

### The Great Nobel Debate

L'homme se sert-il vraiment de toute son intelligence pour créer un monde meilleur ? Grave question à laquelle répond une brochette de prix Nobel : Desmond Tutu, le Dalai Lama, mère Teresa, Gabriel Garcia Marquez et tutti frutti. (PBS, 21 h)

☆☆☆

### The Last Emperor

Fresque historique magnifiquement tournée par Bernardo Bertolucci. L'histoire du dernier empereur à régner sur la Chine. La Cité interdite comme si vous y étiez. (CTV, 0 h 00)

☆☆☆

### SAMEDI L'Envers de la médaille

Malbrough s'en va-t-en guerre, Barbe bleue, contes et comptines pour enfants sont souvent d'un sadisme total. Mais selon l'écrivain Denis Côté, raconter des histoires de gros méchant loup est salutaire pour les petits. Denise Bombardier a du pain (d'épices) sur la planche. (Radio-Canada, 18 h 05)

☆☆☆



### Amadeus

Mozart était-il aussi capoté et ambigüeux que le prétend Milos Forman ? Peu importe. Cet *Amadeus* a tout pour plaire : de superbes acteurs, un scénario bien construit et une musique divine. (Radio-Québec, 20 h)

☆☆☆

### Some Like It Hot

Toujours aussi délirante, cette comédie de Billy Wilder. Pour fuir la pègre, Jack Lemmon et Tony Curtis se travestissent et se joignent à un orchestre de femmes. Pour revoir Marilyn dans la scène finale : un bijou. (PBS 33, 21 h)

☆☆☆

### La flûte enchantée

Ingmar Bergman rencontre Mozart. Un prince vole au secours de la fille de la Reine de la nuit enlevée par un mage très vilain. Vous aurez envie de siffloter toute la soirée. Un enchantement. (Radio-Québec, 22 h 45)

☆☆☆

### DIMANCHE La Course Destination Monde

En cette période des Fêtes, une pensée attendrie pour tous ces jeunes reporters, loin et souvent très loin de leurs familles. Bon courage, les filles et les gars. (Radio-Canada, 17 h)

☆☆☆

### Docteur Jivago

Ah, les yeux d'Omar Sharif, on s'y baignerait. Julie Christie ne manque pas d'y patauger, dans ce classique qui raconte les aventures d'un médecin en pleine révolution russe. Elstine n'est pas du voyage. (TVA, 19 h)

☆☆☆

### La fête à Claude Dubois

Un quart de siècle de carrière pour le mauvais garçon du showbiz québécois. Entouré de Martine St-Clair, Kashin, Véronique Samson, Richard Séguin et plusieurs autres, le nouveau marié se paie une nouvelle cérémonie. (Radio-Canada, 20 h)

☆☆☆

### L'heure de vérité

Le lumineux économiste et essayiste Alain Minc éclaire nos lanternes : quelle stratégie la France et l'Europe doivent adopter pour relever le défi de la compétition avec les États-Unis et le Japon. (TV5, 20 h)

☆☆☆

### Caractères

Selon le joli jeu de mots de la maison, Rappeurs (lire partisans de Bernard Rapp) de tous les pays, unissez-vous ! Les invités, cette semaine : Yves Bonnefoy, Patrick Bion, Pascal Quignard (ce n'est pas un écrivain, c'est une moissonneuse) et Jean-Louis Ferrier. (TV5, 21 h)

☆☆☆

### La femme au paysage

La Yougoslavie d'avant la guerre. Une douce folie. Les notables d'un village s'étonnent de l'honnêteté d'un garde-forestier qui s'amuse à dessiner des femmes nues. Sous la peinture neuve, une ironie de béton. (Radio-Canada, 23 h 45)

— Hugo Léger

## L'ÉVÈNEMENT DE LA SEMAINE

### Bye bye 91 a balayé la concurrence

COMME les dindes, les cadeaux et les blagues de mon oncle Roland, on finit par confondre tous les *Bye bye*. Reste que l'édition de l'an dernier, fraîche en mémoire, a laissé de bons souvenirs. On remet donc ça cette année avec le même quatuor de mousquetaires : Dominique Michel (son 21e *Bye bye* !), Patrice L'Écuyer, Yves Jacques et René Simard (la révélation de l'an dernier). Même équipe de production : Claude Maher à la réalisation, Jean-Pierre Plante aux textes, secondés par une équipe d'une centaine de techniciens, coiffeurs et maquilleurs aguerris. L'émission sera enregistrée en direct du Palais des Congrès devant un parterre de vrai monde qui a déboursé chacun 70 \$ pour renflouer les coffres de la Fédération des Moissons du Québec, un organisme d'aide aux démunis. Un show live, donc, une entreprise à risques, un gros bateau. Le show le plus attendu de la télé, le seul qui puisse se vanter d'« accoster » *Les filles de Caleb* en termes de cotes d'écoute.

Cette année, *Bye bye* a le champ libre : ni *Grande liquidation des Fêtes* de RBO, ni *Rira bien*, ni *100 Limites*, l'émission reine de Radio-Canada a balayé la concurrence. Sans être dans le secret des dieux, je parie ma chemise qu'on en prépare une salée sur le Stade olympique, une gratinée sur les Amérindiens et une double anchois sur Eric Lindros... Quant à Saddam Hussein, au général Schwarzkopf, à Jean Chrétien, à Brian Mulroney et à Robert Bourassa, ils n'ont qu'à faire leurs prières. (Radio-Canada, mardi, 23 h).

— Hugo Léger



L'équipe du Bye Bye 91 : René Simard, Dominique Michel, Patrice L'Écuyer et Yves Jacques.

## NOS CHOIX

### MUSIQUE

✓ **Mozart, Léopold!** Musici célèbrent les Fêtes avec les enfants deux fois plutôt qu'une. En début de programme, la Symphonie des jouets de Léopold Mozart qui mettra en vedette quelques jeunes instrumentistes qui se joindront à l'orchestre. La gagnante du concours I Musici, Karen Gomyo, violoniste de 9 ans, interprétera le Concerto no 2 en ré mineur de Wieniawski. Les jeunes Rémi Pelletier, violoniste de 10 ans et Jimmy Brière, pianiste de 16 ans qui se partagent tous deux la Bourse du Fonds les Amis de l'art interpréteront un concerto de Mozart. En deuxième partie, le pianiste humoriste Mitchell Zeidwig, passe du sérieux au comique par mille acrobaties, dans un solo indescriptible. À la salle Pollack ce soir et samedi à 19 h30.

### ARTS VISUELS

✓ **John Baldessari** Si vous attendez que le Musée d'art contemporain vienne à vous au centre-ville avant de lui rendre visite, vous allez manquer une des meilleures expositions de l'année qui s'achève. L'artiste californien John Baldessari veut garder en chacun de nous « la blessure ouverte » en nous obligeant à voir les images telles qu'elles sont. Pour ce faire, il neutralise son style jusqu'à la limite de l'anonymat. Ne manquez pas cet événement qui remet en question nos habitudes de perception. Le Musée de la Cité du Havre est ouvert samedi et dimanche prochains mais sera fermé le 31 décembre et le 1er janvier. Vous y serez accueillis gratuitement la journée du 2 janvier 1992.

— Jean Dumont

### ◆ Solitude

Veulent encore du Québec, cette position fait de moins en moins l'unanimité. Le dramaturge et essayiste Rick Salutin s'est énormément impliqué dans la bataille du libre-échange. Aujourd'hui, il vit les lendemains qui déchantent. « À l'époque, votre chroniqueur Daniel Latouche m'a dit : « Les Québécois ont voté en faveur du libre-échange parce que le Canada anglais était contre ». Quand on entend des phrases comme ça, on se décourage, soupire-t-il. Longtemps, le reste du Canada a cru qu'il ne pourrait pas survivre en l'absence du Québec. Aujourd'hui, on se rend compte que vous êtes un boulet à nos pieds. Sans le Québec, il n'y aurait eu ni le libre-échange ni ce premier ministre-là. Nous avons perdu nos rêves. Allez-vous-en et prenez Brian Mulroney avec vous ».



Judith Thompson

McClelland & Stewart est la plus grosse maison d'édition du Canada anglais, et une des plus anciennes, avec à son pavois les grands auteurs du pays, les Alice Monroe, les Robertson Davies, les Margaret Atwood, et les voix de la relève, les Michael Ondaatje, W.O. Mitchell, etc. Elle publie plus de cent titres par année (canadiens pour la plupart) et 800 000 volumes, cumule des ventes annuelles frôlant les 20 000 000 \$. Son siège social est dans la Ville Reine. Mais chez le grand éditeur, ça va mal. Parce que la récession et le libre-échange qui tirent des boulets rouges dans leur commerce du livre. « Nous sommes jaloux des éditeurs francophones, soupire Doug Gibson, éditeur chez McClelland & Stewart. Un océan vous sépare de la France, votre concurrent, alors que les États-Unis nous talonnent. À cause du coût très bas de la main-d'oeuvre américaine et de l'immense

bassin de clientèle qu'ils ont, les livres imprimés là-bas à des milliards d'exemplaires s'écoulent ici pour une bouchée de pain. Là où un éditeur francophone peut vendre un volume d'auteur québécois 35 \$, celui d'un écrivain canadien anglais ne dépassera pas 25 \$. La concurrence américaine est tellement forte qu'aucun anglophone ne paiera davantage ».

« Pour nous, le libre-échange signifie presque la ruine, poursuit l'éditeur. Tant que les frontières existaient, les distributeurs américains faisaient affaire avec les agents canadiens (nous les éditeurs) pour écouler leurs livres ici. Ils nous laissaient leurs volumes à 60 %. On les vendait. Tout le monde y trouvait son compte. Depuis l'instauration du libre-échange, ce système d'agents (devenu pour les Américains inutile) est en train de s'écrouler. Les petites maisons d'édition tombent comme des mouches. L'Ontario, qui était le centre national de distribution, est particulièrement touchée. Ajoutez à cela les effets de la récession (avec des ventes de livres qui ont chuté de 20 à 30 %), nous traversons une période cauchemardesque ».

Aujourd'hui, le milieu littéraire canadien panse ses plaies et compte ses pertes. Sombre bilan. « Et ça ne fait que commencer », appréhendent les élites anglophones. Mais si celles-ci ont participé à la bataille contre le libre-échange, paradoxalement, à l'instar des artistes québécois à l'heure du référendum, elles récoltent dans le combat une solidarité nouvelle. « Et une vraie maturité, précise Rick Salutin. Dorénavant, le nationalisme canadien existe. On a découvert qu'on pouvait s'unir ».

Autre ironie du sort : nos revendications indépendantistes ont eu l'effet d'un coup de fouet sur les élites anglophones à la recherche d'une identité. « Depuis que le Québec veut partir, on s'interroge sur notre propre culture, cherchant à découvrir ce qui au juste nous distingue des États-Unis, poursuit Joan MacLeod, la lauréate anglophone 91 du prix du Gouverneur Général, section théâtre. Pour l'instant, on se définit pas la négative : on n'est pas des colonisateurs, on n'est pas ceci, on n'est pas cela. Un jour nous découvrirons qui nous sommes vraiment. Le Québec a beau constituer une partie de notre identité, dans la prise de confiance et de conscience que traverse le Canada anglais, on a découvert qu'on ne mourrait pas sans lui. Les temps sont agités pour tout le monde, allez! »



Douglas M. Gibson



En octobre 1988, les écrivains et artistes du Canada anglais lançaient une campagne contre le projet d'accord de libre-échange. Sur la photo, Adrienne Clarkson, journaliste, et Rick Salutin, écrivain, lors du lancement de la brochure intitulée *What's the Big Deal?*. L'élite intellectuelle canadienne anglaise s'est sentie trahie par un Québec plutôt favorable au libre-échange.

**LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!**

Santé et Services sociaux Québec

VINS/chronique

# Vous connaissez Lilian-Ladouys ?



Noël MASSEAU  
Pierre SEGUIN

NON, CE n'est pas la nouvelle flamme de Gilles Carle bien qu'elle soit jeune, pleine de charme et promise à une carrière de vedette presque certaine, mais pas au cinéma. En fait, sous ce nom féminin et un peu exotique, se cache un nouveau vin du Médoc et, qui plus est, de Saint-Estèphe, une appellation qui n'a guère la réputation de produire des vins de dentelle.

Dans son excellent ouvrage *Le livre des cépages*, l'auteur anglais Jancis Robinson consacre un long chapitre au cabernet sauvignon dans lequel elle rappelle, avec un brin d'humour, que « les cabernets ont acquis la réputation de faire les délices des masochistes ». Elle cite même un livre californien qui résume ainsi sa pensée sur le noble cépage bordelais : « Le cabernet sauvignon est un vin pour les gens qui aiment dormir à même le sol, jouer au rugby, escalader les montagnes, manger des choux de Bruxelles et faire d'autres choses encore dans lesquelles une certaine souffrance est partie intégrante du plaisir ».

Désolé, mais les masochistes pourront repasser en ce qui concerne le Château Lilian-Ladouys. Ce nouveau cru bourgeois de Saint-Estèphe, fait à 60 % de cabernet sauvignon et 40 % de merlot, entame sa carrière avec le millésime 1989 et risque de devenir l'enfant chéri de tous les hédonistes amateurs de vins de Bordeaux de Cos d'Estournel et de Haut-Marbuzet. Il affiche certaines qualités de ces deux célèbres domaines menés de main de maître par Bruno Prats et Henri Duboscq.

Pourvu d'une très belle robe rubis soutenu, fort profonde sans être opaque, ce vin charme en tout premier lieu par un magnifique nez de cassis mûr, de vanille et des arômes de torréfaction. Une surprenante complexité pour un cru bourgeois. On sent que les responsables de la vinification n'ont pas lésiné sur le bois neuf (70 %) sans toutefois en abuser.

En bouche, le même charme se retrouve. L'attaque est souple, presque sucrée, le fruit est généreux, ample et les tannins sont à la fois bien présents et très tendres. La finale est longue et parfaitement savoureuse. L'équilibre impeccable de ce vin, malgré une acidité relativement basse, le rend irrésistible dès maintenant, mais il vaudrait mieux patienter quatre ou cinq ans pour jouir de tout son potentiel. Une très belle bouteille qu'on peut se procurer aux maisons des vins et dans les succursales régionales pour 31,03 \$, un prix qui n'a rien d'exagéré compte tenu de l'excellence du millésime et du vin. 17,5 +/20

### Deux vins à ne pas rater

Les fanatiques de Bordeaux et d'excellents rapports qualité-prix devront être aux aguets durant les prochains jours. En effet, deux magnifiques vins de François Mitjavile seront mis en vente dans les maisons des vins, tous deux du millésime 1989. Il s'agit du Château Le Tertre-Roteboeuf (environ 45 \$), un grand cru de Saint-Émilion fait de merlot presque à 100 % et du Château Roc de Cambes (22,28 \$), le plus extraordinaire côtes-de-bourg que nous connaissons.

Ceux qui ont eu l'occasion de goûter ces vins dans le millésime 1988 seront certainement surpris et ravis

## Décès du peintre Roland Bierge

PARIS (AP) — Le peintre Roland Bierge vient de mourir dans sa propriété de Saint-Antoine, dans le Gers, à l'âge de 69 ans.

Peintre de décor de théâtre à la Comédie Française à ses débuts, Roland Bierge a travaillé pour Chagall à la réalisation du plafond de l'Opéra Garnier.

Né au Boucau, près de Bayonne, le 26 août 1922, il vint très jeune à Paris et exposa au salon de la Jeune Peinture dès 1950. Il n'a cessé de participer ensuite aux salons parisiens les

plus importants, organisant un très grand nombre de manifestations personnelles tant à Paris qu'à travers la France et l'étranger.

Son art, tout de nuances et de subtilités, faisait référence à ses débuts à la lumière de Vermeer. Puis Roland Bierge trouva un style, non figuratif, où l'organisation des formes utilisait une palette colorée débordant parfois même sur le cadre.

Ses obsèques auront lieu dans l'intimité. Une messe sera célébrée ultérieurement à Paris.

**LE DEVOIR, VOUS OFFRE LA QUALITÉ**  
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE  
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

## RESTAURANTS

**Villesina**  
Du lundi au vendredi  
de 11h30 à 22h00  
Samedi de 11h00 à minuit  
Dimanche fermé  
5536 A, Côte des Neiges  
Montréal, Qué. H3T 1Y9  
Tél. (514) 345-9326  
(514) 345-9334  
fine cuisine italienne

Service  
de PUBLICITÉ  
842-9645

Casa  
FERNANDEL

RISTORANTE

« un petit détour... pour une grande gastronomie italienne  
cuisinée par des italiens »

50 est, rue Jarry, Réservations: (514) 381-9650

RESTAURANTS/chronique

# Prego a parfaitement réussi son face-lift



Josée  
BLANCHETTE

II. EN EST des restaurants comme des gens, le temps les effleure avec plus ou moins de bonheur. On a le choix de subir sans broncher cet inexorable passage des ans ou de sortir l'artillerie lourde pour y remédier. Le restaurant Prego, maintenant Trattoria, n'y est pas allé de main morte dans son *face-lift* hivernal. Pas un pouce carré de ce local ni de ce menu qui n'ait été repensé, refignolé, redécoré. De bourgeoise à prolo, de filiforme à grassouillette, de l'hyperbole à la litote, Prego la noire, Prego la zébrée a troqué ses allures de vamp recherchée pour celles (non moins étudiées) de la soupe populaire au parfum de basilic frais, des frites au romarin et de la polenta grillée.

La trattoria Prego accueille désormais sous un jour décontracté stars en chemisiers (signés) vêtues de jeans usés. S'il faut en croire Gérard Loiseau, le proprio italoophile de ce temple branché, la clientèle jet-setter montréalaise cherche désormais à passer un bon moment sans trop se préoccuper d'étiquette, d'apparat, de faibla et de coulis. Seuls les serveurs sont demeurés intacts au Prego II mais on sent dans leur déhanchement une certaine souplesse retrouvée. Bref, le changement de décor les a un tantinet décoincés.

Le jeune chef Pasquale Vari, après des études en sol italien, y va de quelques classiques et de plusieurs créations intéressantes. Une fois le choc initial passé, le retour à la simplicité et au terroir sur cette carte m'apparaît comme une idée qui fera école, si ce n'est déjà fait!

Les bruschetta illustrent un classique en soi de cette cuisine typiquement *Italie profonde*. Au mois d'août, cette petite entrée en matière offre de quoi délayer, car la maturité et la fraîcheur des ingrédients sont primordiales dans cette préparation fort simple du reste. Du pain grillé sur lequel on a frotté de l'ail, de l'huile d'olive extra-vierge, une épaisse tranche de tomate, du basilic frais ciselé, un tour de poivre et c'est

le bonheur. Le trio de bruschetta sur feuilles d'arugula (la fameuse roquette), de radicchio (Trévise) et de romaine a beaucoup de saveur malgré la saison.

Autre incontournable de trattoria, ce carpaccio classico fait de filet de bœuf tranché mince et recouvert de copeaux de parmigiano reggiano, d'huile d'olive bien verte et de poivre noir. Je préfère la version fromagée à toute autre pour son équilibre gustatif, mais le Prego en offre aussi à la sauce au persil ou à la chiffonnade de laitue arugula.

Les assiettes de Prego sont également revenues à une vision plus modeste de la cuisine. Je ne parle pas des quantités de nourriture mais plutôt du support lui-même, tout de blanc, plus petit, humble. Sur cette assiette-là, les ris de veau sautés aux noisettes font une place aux rondelles de polenta (semoule de maïs fort prisée dans le nord de l'Italie), aux petits légumes et aux noisettes. La sauce au fond de veau et à l'huile de noix enrobe à merveille les ris cuits à point.

Quant aux raviolis parmentiers, leur allure virgine dans cette assiette ovale est à peine troublée par quelques brins de romarin frais. Cette herbe unique qu'est le romarin donne au plat le zeste qui lui manquerait autrement. Les raviolis farcis à la purée de pommes de terre au romarin sont à peine humectés d'une émulsion d'huile de romarin. De fines tranches de parmesan frais s'ajoutent en surface et donnent davantage de caractère au plat.

Du pain sur la planche vous aurez au sens figuré. Le pain farineux et campagnard à souhait fait la paire avec le beurre doux taillé en petits carrés. La carte des vins à l'endos du menu est d'une sobriété étonnante, mais on garde en lieu sûr la carte du patron et ses petites trouvailles italiennes en importation privée. Un Libaio fort honnête (23,95 \$) arrosait ce repas.

Une carte de desserts couronne le repas et on y glisse même quelques portos au verre. Contrairement à la plupart des restaurants italiens, la pause dessert mérite ici un arrêt prolongé. La crème brûlée au café a toutes les qualités du bon produit fait de crème et d'œufs, aromatisé au café et d'un tantinet de sambucca (enfin c'est ce que le chef prétend!). Le pasticchio (dégât du chef textuellement) était fait ce soir-là de mous-



PHOTOS JACQUES GRENIER

Un décor simple, décontracté, trattoria plutôt que restaurant.

ses au chocolat blanc et noir superposés en équilibre et supportés par des tuiles au chocolat. Sur crème anglaise à l'orange (un peu timide, comme le Sambucca), ce dernier dessert offre un joli coup d'oeil mais les mousses sont trop figées, pas assez aériennes.

Je ne sais si on sortira le saxophone du vestiaire pour le réveil du Nouvel An mais, chose certaine, il risque d'y avoir beaucoup d'atmosphère et de bulles dans cette nouvelle trattoria aux parfums d'Italie. Ça m'étonnerait qu'on ait besoin d'allumer la télévision!

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 45 \$ avant le vin, les taxes et le service.

**POUR** : Une addition, un décor et un menu réconfortants. Un rajeunissement réussi. La fraîcheur au rendez-vous. Clientèle et serveurs décontractés.

**CONTRE** : Beaucoup de lipides (sans cholestérol il est vrai) dans les assiettes.

**TRATTORIA PREGO**  
5142 rue St-Laurent  
Tél. : 271-3234  
Fermé le 1er janvier



Pour une cuisine *Italie profonde*, une carte des vins sobre... mais la carte du patron n'est pas bien loin.

## MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, VENDREDI 27 DÉCEMBRE

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE  
CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- suite d'orchestre de *Dardanus*, actes 4-5 (Rameau)
- concert grossi op. 6, nos 3, 7 et 9 (Corelli)

DEMAIN SOIR, 22:00

- concerto en mi bémol pour trompette (Néruda)
- concerto pour piano no 22 (Mozart)
- finale, extr. sérénade no 10 *Gran Partita* (Mozart)
- symphonie no 25 (Mozart)
- symphonie no 1 (Beethoven)

**ciel 98.5**

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

"IL FAUT VOIR LES ALÉAS DU CHEF  
D'ORCHESTRE IDÉALISTE AUX PRISES  
AVEC LA RÉALITÉ SYNDICALE  
D'AUJOURD'HUI... BRILLANT !"

- CHARLES DUTOIT / Directeur artistique  
Orchestre Symphonique de Montréal

"UN FILM PLEIN D'HUMOUR QUI MÊLE  
DÉLICIEUSEMENT L'AMOUR DE LA  
MUSIQUE ET L'AMOUR TOUT COURT"

- René Homier-Roy, ACTUALITÉ

"C'EST UN DES MEILLEURS SCÉNARIOS QUE J'AI LUS  
C'EST L'EXEMPLE PARFAIT DE LA  
COMÉDIE HUMAINE AU SENS LARGE."

- Glenn Close

GLENN NIELS  
CLOSE ARESTRUP

Une symphonie  
d'émotions, de passions et  
de sensualité à l'état brut.

LA  
TENTATION  
DE  
VÉNUS  
version française de  
MEETING VENUS

Musique de MEETING VENUS, sur disque TELDEC CLASSICS INTERNATIONAL

COUPONS REFUSÉS

LE DAUPHIN  
BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE

ciel 98.5

**TOURISME/chronique**

# Sur la piste des rois-mages

Normand Cazalais

ILS S'APPELAIENT Melchior, Gaspard et Balthazar. La tradition en a fait des rois-mages. Des sages, car ils savaient, contrairement à tout le monde ou presque, qu'un grand événement s'était produit. Des sages qui avaient su reconnaître le signe brillant inscrit dans le ciel. Des sages qui n'avaient pas craint de quitter leurs palais, séance tenante, et de suivre l'étoile. De partir pour un long voyage.

Melchior, Gaspard et Balthazar, dit toujours la tradition, venaient de contrées lointaines sinon mythiques. Dans la civilisation chrétienne, ils font partie des voyageurs les plus connus, chaque année ramenant leurs figures symboliques de puissants de ce monde venus se pencher sur l'enfant parmi les bêtes et les bergers.

Peut-être chantez-vous encore en famille ce chant de nos parents :

« Et sur leurs chars / Ornés de toutes parts / Trois rois modestes comme d'anges / Trois rois debout parmi les étendards / L'étoile luit / Et les rois conduit / Par long chemin devant une pauvre étable / Par long chemin devant l'humble réduit ».

Une soixantaine de générations ont passé depuis. Les hommes oublient. Ou du moins déforment les traits du temps. Noël est maintenant la fête que l'on connaît. L'esprit des

cadeaux, des vacances et de la consommation l'emporte sur le sens religieux et mystique. Et la fête des chrétiens a elle-même oblitéré depuis longtemps le vieux sens de Noël incorporé au cycle des saisons : instant de l'année où le « soleil s'arrête », le solstice d'hiver — qui se produit habituellement le 21 décembre — correspond dans l'hémisphère nord à la plus courte période d'ensevelissement. En raison de l'inclinaison de l'axe du globe, les rayons du soleil atteignent obliquement cette partie de la terre, y dispensant peu de lumière et de chaleur. Au lendemain du solstice, Noël a pris la relève des fêtes antiques de la lumière sur les ténèbres, temps du renouveau, de la générosité et de l'espoir.

Aujourd'hui, les voyageurs ne suivent plus l'étoile des Mages à Noël. Ici, ils optent pour le chalet de ski, les plages du Sud ou encore les pistes des Alpes. C'est devenu leur pèlerinage, leur retour vers l'espace privilégié.

Pourtant, malgré les apparences, le voyage restera toujours une espèce de quête initiatrice. Au-delà justement des apparences, des satisfactions terrestres, de l'évasion hors du quotidien, le voyage n'est pas qu'une fuite en avant ou une consommation d'espaces et de biens et services ailleurs.

Tout voyage nous confronte avec



Les rois-mages : le voyage restera toujours une espèce de quête initiatrice.

nous-même. Avec nos attentes, nos valeurs, nos inhibitions. Avec nos peurs aussi. Parce qu'il nous sort du cocon sécurisant des habitudes journalières, le voyage nous excite et nous angoisse tout à la fois. Il est la reproduction, à une échelle ponctuelle, de notre passage à travers la vie.

Comme Melchior, Gaspard et Balthazar, nous portons nos présents — camouflés le plus souvent derrière la superbe de notre pouvoir de dépenser et de nous faire servir. Nous oublions que le voyage est d'abord affaire de modestie, d'ouverture et de disponibilité. Le but ultime du voyage est d'avancer : vers une destination, vers les autres collectivités humaines, vers soi.

En ce sens, le voyage est une recherche du dépassement, de pousser plus loin « l'humaine condition » si chère à Montaigne. Son terme est de retrouver, en nous-mêmes et dans l'autre, dans des ailleurs plus ou moins lointains et exotiques, l'universalité et la finalité de l'homme et de la nature. D'accéder à une plus vaste connaissance et de permettre à la lumière de l'emporter sur les ténèbres.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. On aurait pu croire que l'explosion des voyages, du moins au sein des sociétés mieux nanties, aurait permis de rapprocher les

hommes, d'empêcher la destruction de Dubrovnik et le massacre continué de populations civiles aux quatre coins de la planète. Pourtant, rien de tel ne se produit : le voyage ne semble qu'être qu'un moyen de faire circuler personnes et argent, et non les idées et préoccupations morales.

En décembre dernier, la Commission touristique du Danube, *Die Danau, formée de huit pays riverains du grand fleuve, l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie, la Hongrie, la Roumanie, la Tchécoslovaquie, l'URSS et la Yougoslavie, enjoignait, au nom du tourisme « ami de la paix », les deux parties de ce dernier pays à déposer les armes et à entamer un processus de paix. Qui l'a entendu, croyez-vous ?*

*Ainsi en est-il à Jérusalem : depuis des générations, des siècles et des millénaires, des individus et des sociétés se disputent, au lieu de se partager, des endroits qualifiés — par les différentes parties elles-mêmes — de Lieux Saints, de Terre Promise. Depuis des temps immémoriaux, des gens de toutes conditions se transforment en pèlerins et partent des confins de la terre pour aller fouler et voir cet espace sacré. Sans que rien vraiment ne change.*

*Faut-il désespérer des hommes ?*

**TOURISME/excursion**

# L'hiver de la montagne tremblante

Normand Cazalais

SELON LA LÉGENDE, les premiers Algonquins auraient, dès le 17<sup>e</sup> siècle, appelé l'endroit Manitou Kwitich Saga, la montagne du redoutable manitou. Ce dieu de la nature faisait, semble-t-il, trembler les montagnes lorsque les humains la perturbaient. En 1884, était créé le parc de la Montagne-Tremblante, quelque 20 ans après l'apparition outre-frontière du concept des parcs de conservation de la nature.

Vers la fin du siècle dernier, Camille Laviolette, un médecin de Montréal, avait projeté d'établir un sanatorium sur le mont Tremblant. Pour soutenir son projet, les autorités politiques du temps constituèrent en réserve forestière d'État la majeure partie de ce massif situé dans les Hautes-Laurentides entre Saint-Jovite, Labelle et Saint-Donat.

Après bien des péripéties et une histoire largement liée à l'exploitation forestière et aux activités de chasse et pêche, le parc couvre aujourd'hui 1248 km carrés et comprend 500 lacs, sept rivières, de nombreux ruisseaux et cascades. À 140 kilomètres de Montréal, il est aisément accessible en moins de deux heures, par l'Autoroute des Laurentides et, selon les points d'accès, les routes 117, 327 et 329.

Exempt de bûchage et de chasse depuis 1981, date de confirmation de ses actuelles limites et de sa nouvelle vocation de parc de récréation, il offre durant l'hiver aux amateurs de plein air et de grande nature une aire de choix qui change des centres de ski alpin et des lieux très fréquentés des Laurentides montréalaises. Son climat, plus rigoureux, se caractérise par des températures moyennes de -15° Celsius et des chutes de neige de quelque 300 centimètres, soit une centaine de plus que dans la région métropolitaine.

Son relief garde vives les traces de l'avancée et du retrait du grand glacier, passé voici des millénaires. Fait de contrastes, il alterne les gorges rugueuses taillées dans la pierre, les formes arrondies des collines et les traits plus acérés des sommets dominés, bien sûr, par celui du mont Tremblant qui culmine à 935 mètres.

Au cours de l'hiver, le parc du Mont-Tremblant propose plusieurs activités. Depuis son rachat l'été dernier, d'importants investissements touchant le domaine skiable, l'accueil et les remontées mécaniques lui ont redonné un lustre qu'on aurait pu croire à jamais disparu. Mais, le ski de fond n'est pas en reste : des réseaux balisés et entretenus dans les secteurs La Diabie et La Pimbina offrent une



quinzaine de pistes de deux à 20 kilomètres de longueur, huit relais chauffés, deux salles de fartage, deux postes de premiers soins et une salle communautaire; la longue randonnée à ski est aussi possible sur quelque 85 kilomètres de sentiers balisés, non damés et jalonnés de quatre refuges.

La motoneige, la raquette et le camping d'hiver comptent parmi les autres activités d'hiver du parc. En chaque cas, des frais sont exigés. En voici des exemples : camping d'hiver (2 \$ ou 3 \$ par personne par nuit selon les emplacements), ski de courte randonnée (4 \$ ou 5 \$ par jour pour les adultes selon les secteurs), raquette (2,50 \$ ou 3,50 \$). Jusqu'à la fin mars, on peut louer sur place des raquettes et de l'équipement de ski de fond dans les secteurs La Diabie et La Pimbina.

Une grande carte pliée en accordéon livre à grande échelle les courbes de niveau, la localisation des lacs et secteurs d'activités, les pistes de ski de randonnée et de raquette, les points d'accès et tous les autres renseignements utiles.

**Renseignements :**  
Parc du Mont-Tremblant, C.P. 129, 731, chemin de la Pisciculture, Saint-Faustin, J0T 2G0, (819) 688-2336 (Administration), (819) 688-6176 (Centre de services du Lac-Monroe), (819) 424-7012 (Centre d'accueil Saint-Donat).

## À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

**Auberges Romantik**

ESTRIE

**MANOIR HOVEY** ★★★★★

Qualité, charme et authenticité dans un site enchanteur sur le lac à North Hatley. Ici, on vous offre le summum de l'hébergement et de la restauration: 35 chambres donnant sur le lac, plusieurs avec foyer, bain tourbillon et lit à baldaquin — Une cuisine innovatrice pour les gourmets-gourmands tous les soirs. **Sur les lieux:** 35 km de piste de ski de randonnée, balisée et entretenue, salle de jeux, pêche sur glace. **A proximité:** ski alpin au Mont Orford et Mont-Joye, tennis, squash, patinoire, piscine olympique et équitation. Forfaits de ski à partir de 79 \$ p.p. par jour P.A.M. C.P. 60, North Hatley, Qc. J0B 2C0. Tél.: (819) 842-2421; Fax: (819) 842-2248. Activités diverses pour le temps des fêtes.

**CHARLEVOIX**

**la maison d'Alsace**

**FORFAITS:** Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 64 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputée. 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique. 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul (418) 435-2255.

Une auberge de calme et de détente, située à Pointe-au-Pic, au cœur de Charlevoix. Vue imprenable sur le fleuve. Lauréat National du Prix Québécois de la Gastronomie. Forfaits semaine et fin de semaine, ski alpin, ski de fond, motoneige.

**418-665-3731**

**QUÉBEC**

**MANOIR DU LAC DELAGE:** Situé à 20 minutes au nord de Québec, près du centre de ski Stoneham. Chambres spacieuses et suites. Ski de randonnée, patinoire, glissades en traine et en tube avec remontée mécanique. Piscine intérieure, saunas et bains tourbillons. **FORFAIT SKI** incluant: chambre, repas du soir, petit déjeuner, transport et billet de remontée au centre de ski Stoneham (à compter de 165\$/p. pers., 2 nuits/3 jours, occ. double) **FORFAIT NEIGE** incluant: chambre, repas du soir, petit déjeuner et accès illimité aux activités sportives (à compter de 75\$/p. pers., par jour, occ. double).

**RÉSERVATIONS: 1-800-463-2841 ou 418-848-2551.**

OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

**MONT SAINTE-ANNE**

**HÔTEL VAL-DES-NEIGES:** Centre de villégiature et de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantageux forfaits: «Évasion à la montagne», «Ski à la carte», «Coeur à cœur», «Noël d'antan», «Semaine de ski réputée», «Douce vacances», «Ski», «Réunion d'affaires», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. Fax: (418) 827-5997. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

**BAIE SAINT-PAUL**

**AUBERGE LA PIGNORONDE:** Auberge à flanc de montagne avec une vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, randonnée en traineau à chiens, patinage, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Randonnée en traineau à chiens», «Évasion dans l'île», «Noël», «St-Sylvestre», «Coeur à cœur», «Val-des-Neiges-Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», etc. Tél.: (418) 438-2711. Fax: (418) 438-2127. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

**ÎLE-AUX-COUDRES**

**HÔTEL CAP-AUX-PIERRES:** Dans une ambiance familiale, 46 chambres tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, ski de randonnée, traine sauvage, randonnée en traineau à chiens, patinage, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Randonnée en traineau à chiens», «Évasion dans l'île», «Noël», «St-Sylvestre», «Coeur à cœur», «Val-des-Neiges-Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», etc. Tél.: (418) 438-2711. Fax: (418) 438-2127. Sans frais: 1-800-463-5250. Hôte: 1-800-361-6162.

Pour informations publicitaires contactez:

**NATHALIE THABET**

**1-800-363-0305 — (514) 842-9645**

**RELAIS & CHATEAUX**

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

**CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE**

**LA PINSONNIÈRE:** Fermeture annuelle du 28 octobre au 24 janvier. Nos préposés aux réservations seront cependant au poste du lundi au vendredi de 9H à 4H. Une idée originale de cadeau de Noël: OFFREZ UN SÉJOUR À LA PINSONNIÈRE, (418) 665-4431. Télécopieur: (418) 665-7156. Joyeuses Fêtes!

**LAURENTIDES**

**HÔTEL L'EAU-À-LA-BOUCHE:** Ste-Adèle. Un bouquet pour fleurir vos vacances. Confort, calme, détente et tout le service auquel vous vous attendez, 26 chambres luxueuses. Golf et tennis, piscine à prox. Le restaurant vous servira une fine cuisine du marché, 4 fourchettes\* et l'hôtel 5 fleurs de lys. Demandez nos forfaits. Tél. sans frais de Mtl (514) 227-1416 ou 229-2991. FAX, 229-7573.

**MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU**

**HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS:** À St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

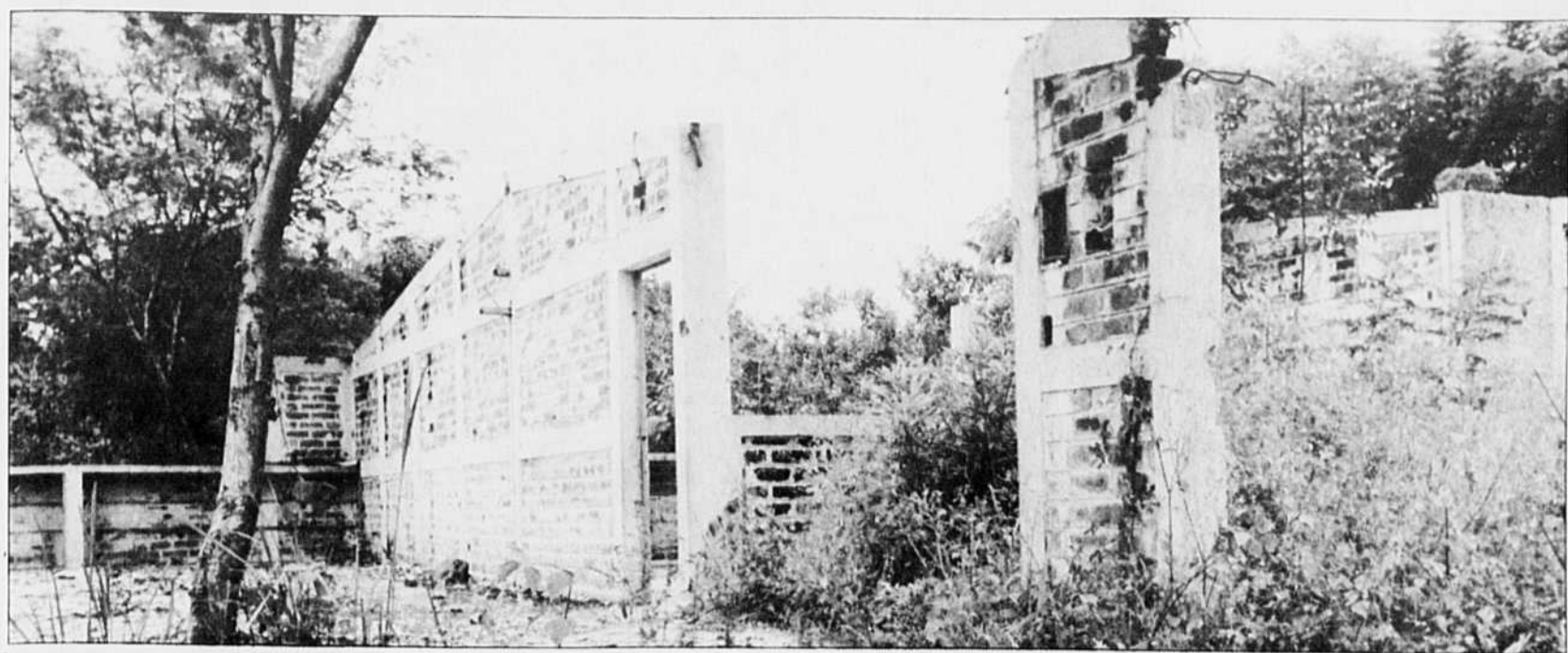
**ESTRIE / NORTH HATLEY**

**AUBERGE HATLEY:** Les plaisirs de l'hiver: plein air et gastro-pour les gourmets-gourmands classifiés 4 fourchettes. 25km de pistes de ski de randonnée à partir de l'auberge. Ski alpin aux centres Montjoye et Orford à proximité. 25 chambres dont certaines avec foyer et bain tourbillon. Forfaits disponibles à partir de 100 \$ par pers. en occ. dbl. par jour incluant souper, petit-déjeuner et frais de service. Pour des fêtes mémorables, réservez dès maintenant! AUBERGE HATLEY 819-842-2451.

**MONT SAINTE-ANNE**

**Auberge La Camarine** À 3KM du Mont Sainte-Anne une sympathique auberge grand confort. 31 chambres douillettes la plupart avec foyer. Accueil chaleureux et attentionné, service de navette privée. Table réputée 4 diamants, cave à vins remarquable. Bistro-bar détente, séduisants forfaits: Ski, Affaires, St-Sylvestre etc... Information: 418-827-5703

# DES IDÉES, DES ÉVÉNEMENTS



Un peu partout, les ruines de la guerre civile...

PHOTO DOMINIC MORISSETTE

## À l'heure des grandes négociations, reconstruire le Salvador à la base

Danyka Morissette  
Dominic Morissette

Danyka Morissette termine un diplôme en science politique à l'Université McGill. Dominic Morissette est photographe. Tous deux faisaient partie, au mois d'août dernier, d'une délégation d'étudiants québécois en visite au Salvador. À la suite d'un séjour dans une « communauté de repeuplement », ils ont été détenus par l'armée salvadorienne pendant un peu plus de 24 heures.

sionné de la politique et n'a pas attendu le début de ces négociations pour tenter de se réorganiser. C'est lors de notre séjour au mois d'août dernier, réalisé avec l'appui du Centre de coopération avec le Salvador, que nous avons observé le courage d'un peuple qui veut s'en sortir.

Comme nous l'avons constaté sur place, cette situation précaire dans laquelle ils doivent vivre, est causée par l'irresponsabilité gouvernementale face à ses obligations civiles; celles-ci étant de pourvoir aux besoins de sa population.

Après de longues années de patience, le peuple sait qu'il ne peut compter sur le gouvernement pour rendre sa situation plus décente et humaine. Depuis quelques années et non sans crainte, la population tente de se réorganiser. Son but principal : la survie et un minimum de bien-être, un minimum de dignité.

Lors de notre voyage, nous avons eu différents contacts avec certaines organisations et communautés désireuses d'améliorer leur situation. Nous avons rencontré des étudiants exigeant la démocratisation de la société, participé à l'inauguration d'une clinique dentaire mobile et d'une école populaire, visité de nouvelles communautés dites « de repeuplement », assisté à des cours de médecine alternative et d'alphabetisation, discuté avec des universitaires s'impliquant directement dans différents projets communautaires.

Le peuple salvadorien a donc déjà commencé à créer et organiser la nouvelle société dans laquelle il désire vivre.

De toutes ces initiatives, les communautés de repeuplement sont, de loin, les projets qui nous ont le plus touchés. Elles sont composées d'anciens réfugiés, de l'extérieur ou de l'intérieur du pays, qui ont décidé de repeupler leurs terres qu'ils avaient dû quitter à la suite des attaques de l'armée. Ces projets ont commencé en 1990, après l'accord du Costa Rica. Cet accord, signé par le gouvernement salvadorien, le FMLN et les Nations unies, devait permettre le retour des Salvadoriens venant des camps de réfugiés.

Nous avons eu l'occasion de rencontrer la communauté de repeuplement de San Antonio Chiquito dans le département de Cuscatlan, et celle de Mgr Romero Las Minas dans le département de Chalatenango. Depuis moins d'un an, les gens reviennent à San Antonio. À leur arrivée sur leurs anciennes terres, ces pay-

sans n'ont trouvé que les murs principaux de l'école. Tout ce qui, jadis, avait été leur village, n'a pu résister aux attaques de l'aviation salvadorienne lors de l'Opération Phénix, en 1986 et 1987. Comme dans l'attaque des États-Unis au Vietnam portant le même nom, l'armée a anéanti, au napalm, tout un village et ses ressources.

### Défricher les terres

Lors de notre passage, il y avait environ cinq familles déjà établies et d'autres étaient attendues sous peu. À travers les décombres, ils reconstruisent patiemment leur communauté, ne sachant pas si l'armée va repasser.

L'objectif le plus urgent, aujourd'hui, est de défricher de nouvelles terres, ce à quoi nous avons participé durant notre court séjour. Les paysans veulent acquérir l'autosuffisance alimentaire. Comme les débuts sont difficiles, l'alimentation est limitée : deux repas quotidiens composés de tortillas (galettes de maïs), de riz et de frijoles (haricots). Ni l'absence d'eau courante, de latrines, d'électricité ou de médicaments, ne viennent à bout de leur espoir et de leur volonté.

La seconde communauté de repeuplement que nous avons visitée, Mgr Romero Las Minas, est plus développée et connaît un grand succès. On y retrouve plus de quarante familles. Cette communauté satisfait les besoins alimentaires de ses habitants. Elle peut donc maintenant concentrer son attention sur d'autres projets : lors de notre passage, ces habitants étaient en train de reconstruire une école, une garderie, une église et une porcherie.

Mais l'armée tente d'entraver la reconstruction de la communauté. Les paysans sont arrêtés aux postes de contrôle militaires et n'ont pas le droit, par exemple, d'apporter des clous, ou plus d'un kilo de riz à la fois. L'armée craint que ces ressources soient destinées à la guérilla. De plus, pour apporter tout autre matériel de construction, un permis spécial est exigé.

Le calvaire de cette communauté a commencé en 1980, lorsque l'armée salvadorienne est entrée dans le village endormi et a commencé son massacre. Ceux qui ont pu s'échapper se sont dirigés vers la rivière Sumpul qui sert de frontière avec le Honduras. À cet endroit, ils ont été pris entre les armées salvadorienne d'un côté, et hondurienne de l'autre.

Bilan : 600 morts.

Les gens nous ont raconté, la terreur dans les yeux, comment les soldats de ces deux armées lançaient les nouveau-nés dans les airs pour ensuite les rattraper avec la pointe de leur baïonnette. Les survivants se sont rendus dans des camps de réfugiés au Honduras. Seule la présence d'organisations internationales non-gouvernementales les a protégés contre les représailles de l'armée hondurienne.

### Une population décimée

Ils vivaient dans des conditions inhumaines et c'est ce qui les a d'ailleurs poussés à retourner dans leur pays; la situation ne pouvant être pire. Nous avons fait la triste constatation qu'une portion importante de la population manquait. En effet, on ne retrouve presque pas d'adolescents de 11 à 15 ans. Ils étaient trop jeunes pour supporter toutes ces épreuves.

Comment peut-on expliquer qu'une population civile soit attaquée par son armée ? Pour certaines personnes rencontrées, il est clair que l'armée salvadorienne ne peut faire la distinction entre la guérilla et les paysans. Ces derniers deviennent les victimes innocentes d'attaques injustifiées et inhumaines.

Pour ces communautés de repeuplement, la clef du succès réside dans la coopération et le travail communautaire. Le travail se fait collectivement et tous en bénéficient. Cette solution est celle qui répond le mieux à leurs besoins, sans référence aux idéologies, marxistes ou autres.

Ces gens nous ont permis de nous rendre compte comment, dans des conditions très difficiles et avec des ressources plus que limitées, le peuple salvadorien réussit à construire la société juste et humaine dans laquelle il espère voir ses enfants grandir. Malgré un avenir incertain, ces habitants ont plus que jamais la force de continuer. Ils ont l'espoir d'un avenir meilleur et connaissent mieux que tout autre la valeur de la vie.

Les négociations en cours sont bien sûr un pas important vers la fin de la guerre. Mais la paix ne peut venir qu'avec le développement de la société civile salvadorienne. La continuité et la création d'autres projets populaires sont la meilleure manière d'arriver à une paix durable et à rendre une dignité aux habitants du Salvador.

## Réflexions sur la faim

### 2— Le tiers monde, exportateur de capitaux

Nirou Eftekhari

Professeur suppléant au département de Nutrition humaine et de Consommation à l'Université Laval

LA DETTE du tiers monde, estimée aujourd'hui à environ 1 500 milliards de dollars, a son origine dans la récession économique généralisée qui a frappé le monde occidental au milieu de la décennie 70 et qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours, avec des périodes d'une grave intensité comme en 1982 et en 1987.

En effet, la récession privait les pays industrialisés des débouchés qui devaient leur permettre de rentabiliser les capitaux investis. Les prêts qui ont été accordés par les banques occidentales aux pays du tiers monde, parfois de façon inconsidérée, ne l'ont été que pour permettre de lutter contre le déclin de la rentabilité du capital dans le Nord.

Les pays bénéficiaires tablaient de leur côté sur leur future croissance économique pour rembourser les prêts qui leur ont été consentis par les banques et consortium occidentaux. Cet optimisme s'est révélé complètement infondé, en raison des contradictions inhérentes aux modèles de développement des pays du tiers monde et au système économique international dans son ensemble.

La gestion de la dette qu'il était désormais impossible au tiers monde de rembourser, est ainsi devenue un objectif en soi, sous peine de compromettre la stabilité et la pérennité du système monétaire et financier international, comme ce fut le cas en septembre 1982, lorsque le Mexique n'a pas été en mesure d'honorer ses engagements financiers à l'égard de ses crédettes.

### Le bon usage de la dette

La dette, au même titre que l'échange inégal ou l'industrialisation du tiers monde, est devenue un facteur de domination économique du Nord sur le Sud. D'abord parce que la dette est un véhicule de transfert de valeur du Sud vers le Nord : depuis plusieurs années, ce que les pays du tiers monde déboursent chaque année au titre du service de la dette (capital + intérêt), environ 200 milliards de dollars, est supérieur à ce qu'ils perçoivent au titre de nouveaux emprunts. Les pays les plus pauvres continuent donc à enrichir les pays les plus riches de la planète !

Ensuite parce que la gestion de la dette permet au Fonds monétaire international de remodeler et de réorganiser les économies des pays endettés, conformément aux intérêts des pays dominants. En effet, le « programme d'ajustement structurel » que le FMI impose à tout pays endetté, sous peine de lui refuser de nouvelles lignes de crédits, a pour objectif avoué d'insérer ce pays dans la division internationale du travail par l'amélioration de sa compétitivité extérieure et au mépris des besoins essentiels de sa population. Les aspects les plus importants de cette politique qui sont également les plus contestés dans le tiers monde, sont :

■ La compression des salaires, afin de permettre au pays endetté d'améliorer sa capacité concurrentielle sur les marchés extérieurs.

■ La suppression des subventions de l'État aux produits et denrées alimentaires de première nécessité.

■ Le désengagement de l'État des affaires publiques afin d'assurer le retour à l'équilibre des comptes budgétaires.

■ La privatisation des organisations publiques qui remplissent un rôle important dans la vie sociale et économique.

■ La dévaluation de la monnaie nationale, qui entraîne la perte du pouvoir d'achat des salaires, etc.

Le programme d'ajustement structurel soumet ainsi l'avenir économique des dizaines de pays aux impératifs d'un seul objectif : l'équilibre de la balance des paiements. Un objectif qui, dans le contexte de récession actuelle, est impossible à réaliser autrement que par une compression très draconienne de la consommation. Ce programme constitue en soi une violence institutionnalisée dirigée contre des centaines de millions d'êtres humains sur la planète.

Il n'est donc pas étonnant de voir que ce programme est souvent appliqué dans le tiers monde par les régimes les plus impopulaires. Il n'est pas étonnant non plus de constater que l'application du programme du FMI a provoqué la révolte de la population dans plusieurs pays.

### Et les déficits U.S. ?

Le FMI n'impose pas pourtant son PAS avec la même rigueur aux États-Unis d'Amérique dont la dette globale, estimée à plus de 4 000 milliards de dollars, est trois fois celle de tous les pays endettés du tiers monde. La dette des États-Unis ne les a pas empêchés de poursuivre leur croissance économique et de connaître de nouveaux déficits qui sont en grande partie financés par le reste du monde.

Cette attitude discriminatoire du FMI qui applique une politique de deux poids et deux mesures, la complètement discrédité auprès des pays du tiers monde qui de plus en plus ne voient en lui qu'un instrument de domination du Nord sur le Sud.

Les causes fondamentales de la dégradation de la situation économique dans les pays en voie de développement sont bien plus nombreuses que celles que nous venons d'évoquer brièvement. On peut y ajouter d'autres causes, telles que les guerres, le commerce d'armes avec les pays en voie de développement, etc.

Appauvris de plus en plus par les mécanismes de l'échange inégal, l'échec d'une politique d'industrialisation tournée vers la satisfaction des intérêts majeurs des firmes multinationales ou encore par une gestion draconienne de la dette, les pays du tiers monde ont en vérité perdu leur autonomie de décision.

Ils sont de plus en plus soumis aux impératifs du marché mondial, comme en témoigne, par exemple, la disparition des cultures vivrières dans certains pays endettés, au bénéfice des cultures de rente, destinées à l'exportation, qui théoriquement devraient leur permettre de se procurer les devises dont ils ont terriblement besoin pour honorer leurs engagements financiers.

(Second de deux articles)

## « Le langage est la maison de l'être »

Des causes de l'incompréhension par les Canadiens anglais des conceptions québécoises sur la langue

Nicholas Bradbury

Journaliste pigiste de Toronto

MARTIN HEIDEGGER a dit : « Le langage est la maison de l'être. » Sans doute la majorité des habitants de la Belle Province ne s'est-elle jamais inquiétée de l'existence et du sens de cette formule. Je crois cependant pouvoir affirmer qu'ils seraient en mesure d'en apprécier spontanément les mérites, et cela, en raison même de leur histoire.

Pour les anglophones, en revanche, une telle formule relève de l'obscur et du bizarre. Certes, ils peuvent y voir un exercice abstrait au même titre que les mathématiques ou la logique formelle, mais surtout rien qui soit de nature à engager l'être dans sa totalité. À l'appui de mon propos, je renvoie le lecteur aux montages d'articles polémiques suscités (en Anglophone) par la loi 101 et ses variantes ultérieures.

Dans la perception des anglophones cette loi « scélérate » est la plus claire démonstration de la mauvaise foi (héréditaire ?) des Québécois. Imposer une langue à l'aide des « rigueurs de la loi » est, pour un Anglo, l'une des formes les plus perverses de la « tyrannie », tant cela s'oppose

### Remplacer la soi-disant tyrannie québécoise par une douteuse liberté anglophone relève d'une politique à courte vue.

au libéralisme qui est le fondement de la pensée politique dans l'univers anglo-saxon. Même des personnalités aussi perspicaces que M. Mordecai Richler en perdent le nord (*the true one, of course* !). Les provinces anglophones enfin, que presque tout oppose par ailleurs, sont sur ce point

unanimes : *Bill 101 stinks* ! (« La loi 101 pue »).

Récemment nommé au Québec, M. Ray Conlogue, journaliste à *Globe and Mail*, se plaignait dans l'un de ses récents articles de ce que, au Canada, la culture apparaisse comme une simple « option » ! Ce qui est vrai de la culture l'est hélas ! de la langue.

En « Anglophonie », l'interminable *soap* constitutionnel s'articule, veuillez le noter, autour de ses exclusives conséquences financières. Toute l'affaire, qui engage pourtant la survie politique et culturelle du Canada, est mesurée à l'aune du seul dollar, dans le langage du tiroir-caisse : « Combien ça coûte ? » L'anglais nord-américain ou « anglais du tiroir-caisse », se réduit le plus souvent, surtout dans la vie publique, à un simple outil de gestion.

L'« Anglo-majorité », de plus, voit dans la loi 101 et dans le mot « distinct » qui s'y rattache, non point l'ex-

pression d'un légitime projet de société mais, plus sûrement, un complot dont l'objectif principal serait d'obtenir des avantages économiques pour le Québec.

Paradoxalement, la mise en place des programmes *heritage languages*, dans les espaces culturellement arides de l'anglophonie canadienne, émanent de la même logique : pour absorber plus commodément le flux des immigrants dans le système productif, l'« anglo-machine », c'est-à-dire, au fond, Bay Street, trouve plus habile de les maintenir dans un ersatz de langue maternelle nécessairement appauvrie.

Autrement dit, pourvu qu'ils contribuent à la vie économique, les « ethniques », comme on dit pudiquement à Toronto, peuvent, ou plutôt doivent se tenir à distance respectueuse de la vie du groupe dominant (voir le « multiculturalisme » officiel).

Remplacer la soi-disant tyrannie

québécoise par une douteuse liberté anglophone relève d'une politique à courte vue dont les effets se font déjà sentir. Une journaliste japonaise de mes amis fut, dès son arrivée à Toronto, terriblement déçue par sa découverte progressive d'une « langue anglaise » presque entièrement dépourvue de références culturelles authentiques. C'est plus tard, en se livrant à une enquête sur l'acquisition de l'anglais par les immigrants et leur progéniture, que Mme Hitomi Arai parvint à y voir plus clair.

S'appuyant sur une thèse classique — à savoir que la motivation pour l'acquisition d'une langue seconde repose en grande partie sur l'attrait culturel que cette dernière est en mesure d'exercer sur l'étudiant —, Mme Arai en est arrivée à la conclusion que beaucoup des nouveaux arrivants se contentent d'une espèce de *pidgin* — sorte de langage simplifié à usage commercial, répandu

dans les anciennes colonies britanniques et françaises —, tant leur motivation est faible. Ils réservent cependant leurs langues d'origine aux situations « réelles » de la vie !

Un tel résultat va-t-il dans le sens de l'unité canadienne ? Permettez-moi d'en douter. Serait-il par trop insultant d'émettre l'hypothèse que l'attitude *anglo* envers le langage (y compris le sien propre) découle d'une attitude coloniale tardive ? À ce point dans la réflexion, ne serait-on tenté de penser que, pour s'engager dans la délicate transition entre l'état de colonie et le statut de nation majeure, le Canada aurait tout intérêt à mieux comprendre le pourquoi et le comment de la loi 101 ?

Si, en effet, le langage est bien la « maison de l'être », alors il est permis de se demander dans quel état se trouve la maison canadienne, la fameuse « cabane au Canada » si vous préférez...

**L'équipe du DEVOIR** LA RÉDACTION Journalistes : à l'information générale : Jean Chartier, Yves d'Avignon, Jean-Denis Lamoureux, Louis-G. L'Heureux, Bernard Morier, Laurent Soumis, Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographes), à l'information culturelle : Pierre Beauheu, Paul DesRivières, Marie Laurier, Robert Lévesque (Le Plaisir des livres), Nathalie Petrowski, Odile Tremblay, à l'information économique : Robert Dufresne, Catherine Leconte, Jean-Pierre Legault, Serge Truffaut, Claude Turcotte, à l'information politique : Josée Boileau, Pierre O'Neill (partis politiques), Gilles Lesage (correspondant parlementaire à Québec), Jocelyne Richer (information générale et parlementaire à Québec), Michel Venne (correspondant parlementaire à Québec), Chantal Hébert (correspondante parlementaire à Ottawa), Jocelyn Coulton (politique internationale), François Brousseau (éditorialiste politique internationale et responsable de la page idées et événements), aux affaires sociales : Paul Cauchon (questions sociales), Caroline Montpetit (enseignement primaire et secondaire), Isabelle Paré (enseignement supérieur), Louis-G. Francoeur (environnement), Sylvain Blanchard (relations de travail), Clément Trudel (affaires juridiques), Suzanne Marchand (adjointe à la direction), Marie-Josée Hudon, Jean Sébastien (commiss), Danielle Cantara, Thérèse Champagne, Monique Isabelle, Christiane Vaillant (clavistes), Marie-Hélène Alarie (secrétaire à la rédaction), Isabelle Baril (secrétaire à la direction), LA DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Scott, Sylvie Scott, Serge Laplante (Québec), Rachel Rochefort (Ottawa), LA PUBLICITÉ Lise Millette (directrice), Jacqueline Avril, Corinne Bourgeois, Francine Gingras, Johanne Guibeau, Lucie Lacroix, Christiane Legault, Lise Major, Nathalie Thabét (publicitaires), Marie-France Turgeon, Micheline Turgeon (maquettistes), Johanne Brunet (secrétaire), L'ADMINISTRATION Nicole Carmel (coordonnatrice des services comptables), Florine Cormier, Céline Furoy, Jean-Louis Huot, Jean-Guy Lacas, Raymond Matte, Nathalie Parrier, Danielle Ponton, Danielle Ross, Linda Thériault (secrétaire à l'administration), LE MARKETING ET SERVICE À LA CLIENTÈLE Christiane Benjamin (directrice), Monique Corbeil (adjointe), Monique L'Heureux, Lise Lachapelle, Olivier Zuida, Rachel Leclerc-Venne, Jean-Marc Ste-Marie (superviseur aux promotions des abonnements), Louise Paquette, LES ANNONCES CLASSÉES ET LES AVIS PUBLICS Yves Williams (superviseur), Françoise Blanc, Manon Blanche, Dominique Charbonnier, Mariène Côté, Françoise Coullombe, Sylvie Laporte, Pierrette Rousseau (avis publics), Micheline Ruelland, Patrick Salesses. LE DEVOIR est publié par l'imprimerie Populaire Limitée, société à responsabilité limitée, dont le siège social est situé au numéro 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1. Il est composé et imprimé par l'imprimerie Dumont, 7743 rue Bourdeau, une division de l'imprimerie Quebecor Inc., 612 ouest rue Saint-Jacques, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans LE DEVOIR. LE DEVOIR est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Quebecor Inc., située au 775, boul. Lebeau, St-Laurent. Envoi de publication - Enregistrement no 0858. Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec. Téléphone général (514) 844-3361. Abonnements (514) 844-5738. LE DEVOIR (USPS - 003708) is published daily by L'Imprimerie Populaire, Limitée, 211 rue St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1. Subscription rate per year is \$439.00 USD. Second Class Postage paid at Champlain, N.Y. US POSTMASTER send address changes to: Insa, P.O. Box 1518, Champlain, N.Y. 12919-1518.

## ÉDITORIAL

# L'humanité orpheline

LE GRAND HOMME parti, c'est un peu toute l'humanité qui est orpheline. Car au-delà de ses défauts, de ses myopies, de sa croyance en l'impossible — réconcilier communisme et démocratie, « souveraineté totale » des républiques et fédération quand même —, Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev, l'homme qui se retire d'une scène qui n'existe plus pour lui, n'a pas seulement marqué, au cours de ses six années et trois quarts au sommet du pouvoir, l'URSS aujourd'hui redevenue Russie.

Il a bouleversé, dans leur ensemble, les relations internationales sans doute plus qu'aucun homme ne l'avait fait avant lui. Il a tourné la page sur un immense chapitre de l'histoire moderne, fait sortir de leur bouteille des génies, bons et mauvais, qui vont hanter ses successeurs. Il a forcé presque tous les dirigeants du monde à redéfinir leur identité, leur rôle et le sens de leur action.

L'implosion de l'URSS jusqu'à sa dissolution actuelle, un phénomène sans précédent et qui ne se répétera jamais, s'est déroulée, en grande partie grâce à lui, d'une façon incroyablement pacifique. On se rend difficilement compte, aujourd'hui, combien était improbable, vu de 1953, de 1970 ou même de 1984, un tel scénario à 99 % pacifique.

Jamais l'humanité n'avait-elle vu un empire, un empire au sens le plus classique du terme, aussi puissant, aussi étendu, aussi agressif à une certaine époque, s'installer ainsi, sur presque le tiers de la surface de la Terre, avec une idéologie à prétention universelle, avec une armée qui en imposait autant, dans la réalité et dans les fantasmes de ses adversaires, avec des « cinquièmes colonnes » disséminées un peu partout dans le monde, sous la forme la plus légale qui soit, et sous le vocable de « mouvement communiste international ».

On a assez dit l'indécision « structurelle », constitutive, de Gorbatchev, le caractère incohérent de sa croyance en une « réforme sans destruction » du communisme et de l'URSS, de sa foi probablement absurde en une « union libre » des peuples de l'ex-URSS, après tant d'années d'union forcée, parfois sanglante. On a relevé, de plus en plus au fur et à mesure que le temps passait, l'indigence théorique de sa ligne centriste, qui se refusait à franchir certains passages, mais se refusait tout autant à revenir en arrière. On s'est lamenté de son flirt passager avec les conservateurs, fin 1990 et début 1991, croyant faussement que c'en était fini de la réforme et que le retour en arrière avait commencé.

Mais ce qu'on n'a pas assez dit, c'est que c'est justement ce centrisme obstiné qui a permis à Gorbatchev d'achever sa route, d'aller au bout de son des-

tin de fossoyeur-malgré-lui de l'URSS et du communisme, de grand perturbateur de l'état du monde.

Trop radical, trop ouvertement réformiste dès le début, il aurait vite été éjecté par ses pairs, par un système monolithique par essence réfractaire au changement. Trop timide, il n'aurait rien fait d'autre que de répéter les tentatives avortées de certains devanciers, au premier rang desquels Khrouchchev. Ou bien encore, il serait devenu lui-même un nouveau dictateur, un nouveau tsar : ce que ses détracteurs ont d'ailleurs bien souvent (et faussement) flairé, devant ses habiles louvoisements et son remarquable génie tactique.

Faisant face à l'éternel dilemme « se faire récupérer ou se faire sortir du jeu », il a déjoué tous les pronostics,

### Une dette immense envers l'homme de Stavropol

maintenu le cap, et ouvert une faille dans laquelle d'autres que lui se sont finalement engouffrés.

Il est facile de soutenir, aujourd'hui, que de toute façon, ce système était condamné à court ou moyen terme, et qu'un « échec » de Gorbatchev aurait simplement signifié qu'un autre, à sa suite, serait venu accomplir l'inévitable besogne. Mais dire cela, c'est oublier, bien légèrement, que si certaines « tendances lourdes » doivent sans doute s'accomplir tôt ou tard dans l'histoire, les chemins du Destin, eux, ne sont nullement écrits d'avance. En clair, ce que l'humanité doit aujourd'hui à cet homme qui s'en va, c'est le démontage presque sans effusion de sang d'un immense empire. Dix ou vingt ans de plus, et l'explosion aurait bien pu prendre d'autres formes, bien plus inquiétantes.

Imaginons, juste une seconde, que Konstantin Oustinovitch Tchernenko, la dernière caricature ambulante de l'ancien régime à la tête du Kremlin, n'aurait pas eu cet emphysème qui l'emporta en mars 1985, après seulement quelques mois au pouvoir; qu'il eut été pétant de santé et plein de belles années devant lui. On en serait encore aujourd'hui, fort probablement, à une version plus ou moins fidèle de la guerre froide, à la division plus ou moins agressive du monde en deux blocs. La pourriture « de l'intérieur » de l'URSS se serait poursuivie, mais toujours sans que le monde ne se doute, ne serait-ce que du dixième de ce qui se serait préparé...

Plein d'incertitudes, le monde légué

par Gorbatchev n'est pas paradisiaque, loin, très loin de là. Mais il est meilleur, malgré tout, que celui auquel il faisait face au début de son historique mandat. La disparition du communisme laisse l'humanité orpheline d'une grande utopie qui alimenta les espoirs de millions de personnes, d'un Grand Diable qui en mobilisa des millions d'autres. Mais elle lève du même coup une hypothèque qui en était venue à « congeler » l'histoire, à empêcher, à retarder son accomplissement, pour le meilleur ou pour le pire...

À Gorbatchev, les États-Unis doivent de se retrouver devant leur nouveau statut d'unique superpuissance; un statut incertain et peut-être bien provisoire. À Gorbatchev, ils doivent de se retrouver, aujourd'hui, devant leurs graves problèmes internes, sans bouc émissaire, sans Grand Satan extérieur pour galvaniser la nation ou détourner son attention. Mille Saddam ne vaudront jamais un Empire du Mal communiste...

À Gorbatchev, le monde occidental — et l'Europe en particulier — doit le triomphe de son modèle de développement politique et économique. Mais un triomphe ambigu, la victoire de la démocratie pluraliste et de l'économie de marché engendrant aujourd'hui des déceptions à l'Est, et des tendances troublantes jusqu'au cœur de nos sociétés.

À Gorbatchev, les pays fédéraux du monde doivent mille nouvelles données factuelles, sur le fédéralisme, sur la résurgence des nations à l'époque des grands ensembles, sur les rapports complexes entre centre et périphérie, entre souveraineté et association, sur l'idée même d'indépendance...

À cause de Gorbatchev, nombre de pays et de dirigeants du tiers monde ont perdu un appui commode, une idéologie facile à agiter contre le Grand Satan américain. Mais le tiers monde peut aussi, espérons-le, revenir aujourd'hui à la tête de l'ordre du jour des affaires internationales. À cause de — ou plutôt grâce à — Gorbatchev, le monde occidental ne pourra probablement plus se cacher derrière des considérations stratégiques pour finasser devant le drame de plus en plus criant des pays du Sud. La fin de la guerre Est-Ouest, que l'humanité doit à Gorbatchev, peut tout aussi bien annoncer le retour de la question Nord-Sud, que son nouvel escamotage devant l'inquiétant chaos venu de l'Est.

L'humanité est orpheline de Gorbatchev, enfin, parce qu'il est loin d'être assuré que ceux qui lui succéderont aujourd'hui, dans cette Eurasie septentrionale en convulsions, seront à la hauteur des authentiques convictions pacifistes de l'homme de Stavropol. Car des hommes comme Mikhaïl Sergueïevitch, il n'en passe pas beaucoup dans un siècle.

FRANÇOIS BROUSSEAU



## Ariane Émond

### La dérive des sentiments

VOICI UNE petite chronique inutile, vaguement sentimentale, comme on me reproche de l'être parfois. Je sais. Autant vous y faire. Ça vient avec, ce n'est pas en option.

J'aime croire que c'est là l'héritage d'un passé slave ou italien, de quelques vies antérieures oubliées ! Peut-être — comme une voyante me l'a déjà affirmé récemment — suis-je vraiment une vieille âme qui a beaucoup brouillé ? Et cela est connu, en vieillissant, on ramollit. La chair et l'âme.

Ce qui est un mal pour un bien, si vous voulez mon avis, puisque tout devient plus moelleux. Autour des os et de la vie. Pour la nouvelle année, je prends la résolution de chercher le moelleux dans tout. Quitte à le rêver, s'il ne s'impose pas de lui-même. La vie est trop courte pour s'en contenter telle qu'elle est. On a toujours le choix de l'embellir.

On en a même deux, de choix : premièrement, celui de profiter — du mieux qu'on peut et du plus qu'on peut — de tout ce qu'elle offre de délicieux et de magnifique. Et de le faire savoir aux autres. Et deuxièmement, de travailler à améliorer ce qui cloche et mine le plaisir de vivre. Et de convaincre d'autres d'en faire autant. C'est toujours comme ça qu'on a changé le monde pour le mieux, autant à l'échelle intime que nationale. Le goût du bonheur, comme de la dignité, peut être contagieux.

Si on ne rêve pas, on meurt de toute façon. C'est rigoureusement vrai, au propre comme au figuré. Les expériences avec les rats de laboratoire l'ont montré : empêchées de rêver, les bestioles se suicident à la queue leu leu. Il m'arrive de croire que c'est le drame de notre époque. On ne sait plus rêver au meilleur, ni accorder du poids à ses rêves. Pire, on n'accorde plus de crédit aux idéalistes. Par les temps qui courent, le cynisme, qui est petit cousin du réalisme, tue davantage que le ridicule. Pire, ce ne sont pas ni les sages ni les compatisants qui gèrent les États, mais bien souvent les cyniques.

RÊVER À du-nouveau-qui-fait-du-bien, c'est miser sur l'aventure, l'inconnu, la rencontre déroutante qui mène ailleurs. Chercher à incarner ses rêves, c'est donner une chance à son idéal, c'est se botter le derrière et se mettre à l'ouvrage. C'est réapprendre à faire confiance à l'après-demain. On se meurt, actuellement, de trop tergiverser, de tant soupeser, de trop et de tout prévoir et calculer. Le rêve national, de loin le plus répandu et le plus consistant, n'est-il pas de tomber millionnaire, grâce à Loto-Québec ? La quête du bonheur n'existe plus sans opulence. Parlez-en à vos enfants pour voir.

Pour tout vous dire, je n'avais aucune envie, en cette ultime chronique de 1991, de commettre une autre « revue de l'année ». Sans se forcer, c'est assez facile de faire défiler dans notre mémoire, la guerre du Golfe, dite chirurgicale, la destruction, réelle celle-là, de l'Irak, la guerre civile et débile en Yougoslavie, le déclin de l'URSS affamé, Gorby congédié par les siens et les Américains, l'inquiétante montée d'Elstine, l'intolérance raciste qui gruge, encore, l'Europe, la peur qui règne sur Haïti, les guerres oubliées qui assassinent tout de même, les boat people qu'on refoule, le débat constitutionnel qui désenchantent tout le monde, la misère qui couvre le globe, la pollution qui l'asphyxie, la pauvreté qui galope au cœur des nations riches, et tous ces hommes, femmes et enfants, riches et malheureux comme les pierres, victimes et malades de l'Excellence.

Comme dirait ma mère, « je pose zéro et je retiens rien » : le mal de vivre est généralisé... Nous habitons « un monde fini » (dixit Albert Jacquard). Il n'est pas trop tôt pour se mettre sérieusement à construire le prochain, différemment.

Donc, pas de revue de l'année. Primo, j'écris le lendemain de la veille et, comme vous, je n'ai pas envie de quelque chose de trop heavy comme on

dit en serbo-croate. Deuxio, c'est au menu de tous les médias. Tertio, ces flash-back annuels, aussi synopsés et clipés qu'aux bulletins de nouvelles — 45 secondes à 1 minute 30, max, par élément — finissent toujours par nous donner mal au cœur. Et miner notre humeur et nos énergies, imperceptiblement.



On y donne trop de place aux hauts faits déjà hypermédiatisés, aux gouvernements chamboulés, aux médiocrités humaines doublées de catastrophes, à la mort ou à la mise au rancart de vedettes politiques ou culturelles. Et bien peu de place à l'espoir et à la beauté. Je n'avais pas le goût d'ajouter ma voix à la déprime ambiante. Je ne suis pas déprimée, mais tannée.

J'EN AI ASSEZ d'apprendre à la télévision ce qui arrive dans le monde, en me faisant nécessairement maltraquer par une rafale de clips compressés et dérisoires, histoire de me sensibiliser. On peut ressentir autrement, n'est-ce pas ? Même que c'est le contraire qu'on réussit. À insensibiliser. On a jamais été aussi déconnecté les uns des autres. Au mieux, on frissonne devant l'horreur, à l'unisson. Et que personne ne bouge...

Ces dernières semaines, c'est incroyable le nombre de gens qui m'ont dit ne plus écouter les informations télé, même le téléjournal de Bernard Derome. On prendrait moins de clips et plus de vie. Monsieur Saint-Laurent ! La vie n'est pas un clip. C'est plutôt un long fleuve, pas vraiment tranquille. Et on est tannée qu'on s'ingénie à ne pas nous faire comprendre.

Tannée d'avoir l'impression qu'on met les événements dans un robot culinaire et qu'on nous les sert de lamelles, en espérant que nous ne serons pas assez fous pour essayer de refaire le puzzle. On commence à avoir sérieusement hâte qu'on se remette à faire des liens, à la télé comme ailleurs. Sans complaisance, mais en toute conscience.

À quand le retour des longues entrevues avec des gens qui réfléchissent et qui parlent de l'essentiel — pas seulement d'économie, de spectacles, ou de contre-discours, plus souvent qu'autrement farci d'idées réactionnaires — mais, notamment, de leur façon d'être plus heureux, pas juste de faire semblant de l'être, seul et avec d'autres.

« J'aime mon pays, mon voisin je l'aime », chante si justement Richard Desjardins. Il me semble aussi qu'on est mûr pour une cure de cohérence. Pour entendre, à satiété, des gens chaleureux et passionnants vous entretenir, justement, de la façon de rendre ce monde un peu plus cohérent. De lui donner une âme, et moelleuse tant qu'à faire. Et on prendrait une bonne dose de conscience sociale avec ça ! Pour nous donner le goût de redevenir les témoins des uns des autres. Pas des délateurs, mais des supporteurs vigilants. Et que nos débats et nos rêves s'élèvent.

N'allez pas croire que je sois déprimée. Non, plutôt serine et gloutonne, de la vie, des joies simples et de l'instant présent. Pour tout vous dire, je me sens terriblement *ti-cul* ces jours-ci, ce qui est un autre mot pour sentimental. « Le bonheur des simples » dit souvent une copine. C'est ça : le bonheur sans raison majeure, mais en majuscule, rempli de projets pour l'harnacher. Le bonheur est si fragile, comme tout ce qui vit. Alors on n'a pas d'autre choix que d'en prendre bien soin. Bonne année. Et à mercredi, le 8 janvier !

## LETTRES AU DEVOIR

### Voyeurisme ou éducation ?

DANS LA SECTION *Des idées, des événements* parue dans votre journal le 13 décembre dernier, une étudiante en journalisme, Mme Nathalie Dubois, reproche à Radio-Canada d'avoir diffusé dans son bulletin de nouvelles un extrait de l'émission *Métropolis*, montrant le populaire comédien Michel Noël, terrassé par un malaise cardiaque.

Elle s'en prend également à une journaliste expérimentée de *La Presse* qui, à l'inverse, avait reproché au réalisateur d'avoir interrompu l'émission. Voilà bien qui exprime deux conceptions diamétralement opposées du traitement d'une même nouvelle.

Radio-Canada est convaincu d'avoir bien rempli son rôle d'informateur et de n'avoir aucunement abusé de la situation en rediffusant ces images dans le cadre de son Téléjournal. Il s'agissait d'un extrait, d'une durée maximale de 22 secondes, que des milliers de téléspectateurs avaient déjà vu et qui ne visait qu'à rassurer le public sur l'état de santé du sympathique Capitaine Bonhomme. Il était important de le présenter, pour permettre la compréhension de cet événement d'importance publique.

Après coup, de nombreux échos nous permettent d'affirmer qu'une telle présentation a contribué à sensibiliser le public à l'importance de bien maîtriser les différentes techniques de réanimation. Et si, de ce fait, une seule autre vie devait être sauvée un jour, qu'aurions-nous à répondre à ces accusations de voyeurisme ?

Jean-Marc Lefebvre  
Directeur des relations publiques  
Montréal, 17 décembre 1991

### Manque de crédibilité

MONSIEUR Le premier ministre du Canada, je viens de lire avec plaisir le texte de votre allocution de dimanche soir devant les quelques centaines de partisans qu'il vous reste au Palais des congrès de Montréal, et elle me rend perplexe et amusé.

Je comprends bien comment vous pouvez arriver à ne voir qu'une partie des choses (par exemple de ne parler que de l'horreur de la position souverainiste sans faire allusion au désastre de la vôtre), mais je ne comprends pas comment vous pouvez prendre tant de plaisir, en tant que Canadien, à vous imaginer dans la peau d'un Américain. En effet, vous vous plaisez à leur souffler tant de sortes d'intentions, entre autres au sujet du Traité du libre-échange, que vous en finissez par oublier la poutre qui vient bien vite derrière votre tête.

Vous avez dit ce soir-là que ceux d'entre les souverainistes qui croyaient que les Américains reconduiraient le Traité avec un Québec indépendant « se mettent le doigt dans l'oeil », et ici je vous cite.

Or, vous croyez donc qu'au moment de

l'Indépendance (elle semble bien inévitable avec la faiblesse d'argumentation des fédéralistes), si j'ai bien compris, que le Canada restera tel qu'il est ? Je ne comprends pas ce que vous dites, monsieur le Premier ministre. Si le reste du Canada, et non le Canada, part, au moment de l'Indépendance, avec tous les symboles pour lesquels vous vous battez : le drapeau canadien, dont la feuille d'étable, si je ne m'abuse, vient de la vénérable Société Saint-Jean Baptiste, l'hymne, composé, si je ne m'abuse, par un feu Québécois, le nom même, ce Canada, qui vient bien, corrigez-moi si j'ai tort (mon grand-père en parle encore comme du Québec), du nom même du pays des Québécois, et, ne l'oublions pas, ce fameux castor des cinq sous, qui vient des forêts bien feuillées d'ici, et bien, si le reste du Canada part avec tout cela, ne vous illusionnez pas sur le reste. Comprenez-moi, monsieur le Premier ministre : au premier jour de l'Indépendance, si le Québec devient un nouveau pays, le reste du Canada le deviendra aussi. Et vos amis Américains, avec qui vous avez négocié ce Traité du libre-échange avec l'appui du Québec, n'en seront pas dupes.

Voilà comment vous m'avez amusé : j'ai voulu être mesquin et inverser l'ordre de votre discours. Tout de même votre réunion d'amis de dimanche soir me permet de comprendre un peu mieux pourquoi vous cherchez tant à défendre la position du reste du Canada. C'est que vous savez bien, avec vos intérêts et sans le dire, que le reste aussi, dans sa belle ignorance, aura à renégocier ce fameux Traité.

Allez pour le nom, l'hymne, le drapeau et le castor, monsieur le premier ministre, mais pour la crédibilité, passez.

Tristan Batko  
Québec, 3 décembre 1991

## LE DEVOIR

Fondé par Henri Bourassa le 10 janvier 1910

Directrice : LISE BISSONNETTE

Rédacteur en chef et directeur de l'information Bernard Descôteaux

Directeur délégué à l'administration André Leclerc

Rédacteurs en chef adjoints Jean Francoeur, Michel Lefebvre

Directeurs adjoints de l'information Pierre Cayouette, Jacques Chabot, Guy Deshaies

FAIS CE QUE DOIS

### Le cri des pauvres

MONSIEUR Robert Bourassa, en décembre 1988, les religieux et les religieuses du Québec (environ 28 000) vous remettaient un Mémoire sur l'appauvrissement au Québec par l'intermédiaire de quelques responsables de la CRC-Q (Conférence religieuse canadienne, section Québec). Votre réaction alors ne fut pas très encourageante pour ceux et celles qui pourtant se portaient à la défense des droits humains les plus fondamentaux, tels la santé, l'alimentation, le logement, l'éducation et le travail, pour des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants défavorisés au Québec.

Les gestes concrets posés depuis par votre gouvernement se comptent sur les doigts de la main, si bien que l'écart se creuse chaque jour davantage entre les riches et les pauvres chez nous. Le Québec avait 530 000 assistés sociaux en 1988 et maintenant environ 600 000. La loi 37 et ses injustices sont toujours là, des sans-abri continuent d'avoir la rue en partage, des projets communautaires les plus valables en milieu défavorisé sont accusés à la fermeture faute de fonds, le nombre des chômeurs croît sans cesse, bien des personnes âgées sont délaissées, des femmes et des enfants violentés et abusés restent sans protection, etc.

En ce décembre 1991, les religieux et les religieuses du Québec reviennent à la charge, ils veulent vous faire entendre à nouveau le cri des pauvres et ils vous demandent de considérer, comme une priorité de votre parti, le problème de « l'appauvrissement au Québec ». Y a-t-il un avenir pour notre province, si nous ne commençons pas par là ?

Dans son rapport sur les jeunes et leurs besoins, M. Camil Bouchard, que je félicite hautement ainsi que son comité, souligne également l'urgence de la guerre à la pauvreté chez les jeunes et à la misère des familles monoparentales. Il nous invite à « replacer les enfants au centre de nos vies », à « bâtir un Québec fou de ses enfants ». Lui aussi crie à sa manière qu'il n'y a pas d'avenir pour le Québec, si nos élus ne travaillent pas davantage pour empêcher que l'appauvrissement ne gagne du terrain chez nous. Il est urgent d'agir !

C'est la structure économique et politique qui engendre, perpétue et accentue cet écart entre les riches et les pauvres. Vous pouvez faire quelque chose pour changer cette situation. Nous, religieux et religieuses, essayons de faire notre humble part par notre charité et notre présence auprès des personnes démunies, mais nous croyons que c'est notre devoir aussi de vous rappeler ce que nous attendons de vous, nos élus, et de lancer ce message à l'ensemble de la société québécoise. Nous sommes tous dans le même bateau.

Solidaire avec vous pour un Québec plus juste.

Yolande Laberge, s.n.j.m  
Beloil, 7 décembre 1991